

Venise (de Beaumont)

Adalbert de Beaumont

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Place et église de Saint-Marc. — Dessin de Guiaud d'après nature.

PAR M. ADALBERT DE BEAUMONT.

185... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le campanile. — La place Saint-Marc.

Lorsque j'entrai pour la première fois dans la cité des Doges, ce fut par une chaude et pure soirée d'automne, à la clarté éblouissante de cette lune italienne dont les teintes rosées laissent encore aux objets une partie de leur couleur. Couché sur les coussins d'une gondole élégante, j'admirais en extase cette ville féerique, ces palais de la mer qui semblent la demeure de Neptune, de Vénus et de sa cour. On croirait que le hasard, en permettant la construction d'une ville dans ce lieu singulier, a voulu donner au monde un exemple de ce que peut produire de plus parfait l'union du beau et du pittoresque. Ici, la poésie s'exhale de partout ; elle est imprégnée dans les murs, comme le parfum dans les fleurs. Venise, reine des Arts, élevée entre le ciel et l'eau, semble ne rien devoir à la terre !

Dès le premier jour, je me sentis tellement enivré de ces merveilles, que je résolus de me fixer à Venise, et de me faire Vénitien. Parti de France pour y rester trois mois, j'y suis resté trois ans ! trois belles années de ma vie, les plus calmes et les plus heureuses, les mieux employées à vivre en artiste, à explorer, à peindre ces sites merveilleux qui n'ont d'égal en beauté que la

ville des califes, le Caire, surnommée par les poëtes comme Venise : la reine des Nuits.

Après avoir parcouru toute la longueur du grand canal qui se contourne au milieu de Venise, comme un serpent, la gondole s'arrête au perron de marbre de la Piazzetta, entre les deux colonnes de granit rapportées d'Orient par le doge Michieli et que le Lombard Niccolo Barattieri éleva par son ordre en 1150. Le lion de Saint-Marc couronne l'une, et sur l'autre se dresse la statue de saint Théodore, l'auréole en tête, et son crocodile sous les pieds. On gravit l'escalier de marbre, qui de la mer monte sur la place, et passant entre ces deux pilastres, semblables aux montants d'une porte gigantesque, on a devant soi le plus merveilleux décor que l'imagination d'un peintre puisse rêver.

Àgauche c'est la Zecca, le palais des Monnaies, construit par cet illustre Sansovino, dont le nom est attaché aux plus grandes œuvres de Venise. À droite le palais ducal, avec ses marbres roses et sa merveilleuse colonnade à jour. Puis Saint-Marc, la basilique immortelle, toute éblouissante de l'or et des pierreries de ses mosaïques. En face d'elle, se dresse à une hauteur de trois cents pieds le campanile gigantesque qui, loin de rapetisser ce qui l'entoure, semble au contraire, au milieu de cette forêt de monuments divers, montrer au spectateur étonné jusqu'où pourront s'élever les autres. Au fond de la place et regardant la mer, brille la tour de l'Horloge, avec son cadran d'or et d'azur et ses deux esclaves de bronze qui frappent le timbre gigantesque. À la fin du jour, les lueurs roses qui l'éclairent, en montant toujours, disent mieux encore que les aiguilles où en est le soleil qui se couche derrière les Alpes Juliennes.

Mais gravissons maintenant la pente douce qui permettrait de monter à cheval (s'il y avait des chevaux à Venise) jusqu'à la cime de ce campanile, véritable mât du grand navire de marbre amarré sur cette lagune tranquille. De là-haut nous pourrons jeter un regard sur ce merveilleux ensemble de palais, d'eau, de ciel et de montagnes, de navires, de barques et de piétons qui se mêlent et se confondent de telle sorte qu'il semble parfois que ce sont les barques qui circulent dans les rues, et les hommes qui marchent sur l'eau. À voir ce flux et ce reflux de vie et de mouvement, parti de cette place Saint-Marc et de ses quais, on dirait le cœur ou viennent aboutir les artères et les veines de cette ville étrange et splendide tout à la fois. Suivez du haut de ce balcon les contours gracieux du Canal Grande ou Canalasso qui coupe la cité en deux parties presque égales, reliées par le pont du Rialto. Regardez à ces deux extrémités, la mer, mare magnum !... Admirez cette île avec ses trente mille palais de marbre et ses églises qui ont pris les flots pour point d'appui. C'est Venise !

Cette ville immergée, ou les étrangers s'imaginent tout d'abord qu'on ne peut aller qu'en bateau, compte trois cent cinquante ponts en marbre rouge ou blanc, servant à relier ses ruelles étroites, qui sont au nombre de plus de deux mille. Ce dédale qu'il faut avoir souvent parcouru pour y retrouver son chemin, donne une circonférence de plus de six milles, partout baignée par la lagune ; il contenait jadis, plus de deux cent mille âmes.

De cette cime élevée, qui se douterait de sa décadence ? N'est-ce pas toujours la cité des Doges ? Ne vous apparaît-elle pas aussi riche, aussi belle, aussi parée, aussi brillante et aussi gaie qu'aux jours passés de sa gloire ? N'est-elle pas encore la ville aux doux

mystères, adonnée toute la nuit aux plaisirs, et le matin s'endormant de fatigue, bercée sur les vagues d'azur, comme une beauté assoupie ?

Maintenant jetez vos regards plus loin, voyez cette ceinture de roches et de sables. C'est le Lido d'abord, puis Malamocco, Palestrina, les Murazzi et enfin Chioggia qui touche à la terre ferme. Liées ensemble par une digue formidable, ces îles forment la barrière qui protége Venise, non-seulement contre l'envahissement de la mer, mais aussi contre toute approche des navires ennemis. À l'exception de trois passes de navigation, admirablement défendues, le fond du golfe est fermé comme un lac. En avant, ainsi que des sentinelles perdues, se montrent les îles de San-Lazzaro des Arméniens, San-Cervolo, Saint-Pierre du Château, Saint-George Majeur et la Judecca.

Àvos pieds, sous vos yeux, cette place Saint-Marc, véritable cour de tous ces palais, offre une variété de styles qui devrait convaincre les architectes modernes que leur système de régularité absolue est mortel pour l'art. Ici pas un des côtés n'est à angle droit, pas deux des monuments ne se ressemblent, et cependant cette place est autrement belle et majestueuse que ne le sera jamais le Carrousel. Ici c'est la tour de l'Horloge qui interrompt les Procuratie vecchie (le palais de gauche) et en diffère essentiellement comme époque et comme art. À côté, la petite Cour des Lions, formée par un renfoncement de la basilique, brise entièrement cet angle de la place ; puis vient la cathédrale, dont l'architecture byzantine transporte l'imagination dans un tout autre monde par l'admirable variété de ses dômes, de ses colonnes, de ses chapiteaux et surtout de ses couleurs. Tous les temples antiques de la Grèce et de l'Asie en ont fourni les maté-

riaux amalgamés avec un vif sentiment de l'art pittoresque. Sur le pied même du campanile, comme un nain à côté d'un géant, s'appuie la Logietta, petit temple de la Renaissance en marbre rose et en bronze, si coquet et si fin, véritable bijou placé là bien plutôt pour y faire l'office d'un meuble précieux, que l'effet d'un monument. Puis la place tourne, se rétrécit et prend le nom de Piazzetta (petite place). Au milieu, à droite, à gauche, se dressant au hasard comme une végétation splendide, ou trouve des colonnes, des piliers de marbre et de bronze, des groupes de porphyre et des statues qui ajoutent à l'effet merveilleux de cette ville musée.

Qui donc, en abordant à ces rivages, n'a pas été frappé de cet aspect admirable ? Qui donc, et j'en appelle même aux architectes, a eu la pensée de blâmer ici l'absence complète d'unité et de symétrie entre tous ces palais qui n'en font qu'un, entre ces styles de toutes les époques, entre ces chapitres divers de l'histoire des temps passés, écrite en architecture ? Qui donc osera dire en face de tant de chefs-d'œuvres qu'il est fâcheux que la place Saint-Marc ne soit pas uniforme et regulière ? Et ce palais de fées avec sa double colonnade à jour, que Calendario a imité de l'Alkazar de Bagdad, nu le préférez-vous pas dans son irrégularité et d'un style tout autre que celui du palais royal qui est en face ? Là, au-dessus de ce balcon magnifique où le bourreau montra au peuple la tête de Marino Faliero, décapité pour ses crimes, vous apercevez les plombs, les fameux plombs qui, au dire de Casanova, faisaient sur les prisonniers, lorsque le soleil de juin les embrasait, l'office de bourreau ; c'était véritablement le bûcher de l'Inquisition, le gril de saint Laurent.

Visitons maintenant le temple de Saint-Marc, assemblage merveilleux de tous les trésors de l'art, à toutes ses époques. Voyez sur la façade ces colonnes de porphyre asiatique et de marbre africain de toute couleur, de toute forme et de toute grandeur ; ils vous rappellent les conquêtes de Constantinople, d'Éphèse, d'Athènes ou de Sidon. N'est-ce pas la plus éloquente page de l'histoire vénitienne en même temps que de l'histoire des plus puissantes civilisations ? car Ninive, Babylone, la Grèce entière, Rome, Byzance, l'Égypte, la Perse du moyen âge et enfin l'ère chrétienne s'y sont donné rendez-vous. Ici, pour un archéologue, c'est la ville sainte, le lieu de pèlerinage par excellence, le tombeau du prophète San-Marco.

Lorsque le doge Pietro Orseolo conçut le plan de la basilique, il fit venir d'Orient les ouvriers les plus habiles ; chaque navire de la flotte, en parcourant la Méditerranée, reçut l'ordre de rapporter sa pierre à l'édifice sacré, qui devait surpasser en magnificence Sainte-Sophie de Constantinople. Celui-ci arrache aux temples de Corinthe, de Sparte et de Rhodes, leurs colonnes, leurs chapiteaux et leurs marbres précieux ; cet autre, les ivoires, les mosaïques, les tribunes, les lampes, les châsses, les ustensiles, les ornements de toute espèce. Alors, pendant les dixième et onzième siècles, se dressent les murailles, les voûtes et les colonnes, se percent des fenêtres, et s'arrondit le chœur. Une galerie voûtée, de 128 arcades, entoure le monument, qui offre dans sa longueur un développement de 220 pieds, sur une circonférence de 950.

La façade est divisée en dix voûtes superposées, sur deux rangs que sépare une galerie trilatère à colonnade de porphyre et de marbre. Puis cet assemblage cosmopolite est couronné par

cinq coupoles dont la forme haute et bulbeuse rappelle celles du Caire, de Damas, de Teheran etd'Ispahan, plutôt que les dômes aplatis de Byzance.

Àchaque conquête de la République, dans chaque alliance qu'elle contracte, dans chaque traité qu'elle signe, la métropole n'est jamais oubliée. Le Lion de Saint-Marc, le glaive au poing, songe à sa part, vraie part de lion. Que ce soit de l'art grec, romain, arabe ou persan, peu lui importe, il en charge ses navires, et rapporte, pour la maison de son maître, d'inestimables trésors.

Venise, avec son immense commerce en Orient, échange contre ses marchandises tous les objets d'art incompris des civilisations nouvelles et dont ses artistes savaient apprécier le mérite. Une porte de Sainte-Sophie décore l'entrée droite de Saint-Marc ; la fameuse palla d'oro, en argent émaillé, qui sert d'ornement au maître autel, fut enlevé aussi à l'église byzantine ; viennent ensuite les colonnes en serpentine et en rouge antique prises au temple de Salomon, à Jérusalem, aux palais de Sidon, de Tyr, de Saint-Jean-d'Acre, etc. ; tout l'Orient, en un mot, verse aux Vénitiens sa contribution volontaire ou forcée. Énumérer tant de richesses, ce serait compter les pierres, les mosaïques, les colonnes et les frises, ce serait écrire l'histoire même de Venise. On peut aisément se figurer toutes les merveilles que non-seulement Saint-Marc et le palais ducal, mais la ville entière tirèrent de la prise de Constantinople. Car c'est de Venise et sur ses 500 galères que part la croisade de 1202. C'est son doge, l'illustre Dandolo, qui conduit cette armée de quarante mille hommes, commandée par toute la fleur de la noblesse européenne ; c'est lui qui, le premier, plante sur les murs de Byzance l'étendard de Saint-Marc. Ce qui se détruisit d'objets d'art pendant le pillage de

cette ville qui était devenue le musée de l'antiquité et du moyen âge, est incalculable et ne saurait se comparer au peu qui fut sauvé. Tous ces vainqueurs d'origines diverses s'arrachaient entre eux, les vases, les armes, les étoffes, les statues, les reliques et les bijoux. Ces dépouilles complétèrent les richesses de Saint-Marc ; mais malgré ses marbres précieux, malgré la science et l'éclat de ses mosaïques sur fond d'or, malgré sa structure disposée comme celle d'Aya-Sophia, elle entrerait aisément avec ses flèches et ses coupoles sous le dôme du temple de Byzance, ce type unique et grandiose de l'art oriental du moyen âge. Là, il est vrai, tout est sacrifié à l'effet intérieur ; ici l'extérieur avec ses voûtes superposées et émaillées, ses clochetons à jour, ses dentelures de marbre, ses ogives, ses colonnes de toute couleur et ses dômes étincelants complète le luxe architectural de ce pittoresque édifice où la philosophie de l'histoire et de l'art est si bien empreinte qu'on en peut lire couramment les pages.

Le palais ducal. — L'arsenal.

En sortant de l'église par le baptistère, nous entrons immédiatement sous la belle porte della Carta, due au ciseau de Bartholomeo en 1439. Le contact du temple de Dieu et du palais où se rend la justice est bien dans le caractère du gouvernement mystérieux et encore mal connu représenté par le Conseil des Dix et les trois inquisiteurs d'État, ces hommes qui rendaient des arrêts infaillibles comme ceux du juge suprême. Cet ensemble d'église et de prières, de tribunal et de prison, de juges et de bourreaux, ce souverain environné à la fois de tout le prestige des arts et du luxe, et de toute la terreur qu'inspirent les tortures, les délations secrètes, une police infernale, des cachots souterrains, invisibles et muets, tout ce pouvoir, en un mot, ne s'est jamais trouvé aussi

centralisé que dans ce pays, dans ce palais oriental, à la fois palais de justice, palais de ville et palais du souverain. De même aussi, le Conseil qui rendait en ce lieu ses décrets, associait les fonctions royales et administratives à celles de juge et de bourreau.

Rien n'est plus saisissant que l'aspect du palazzo ducale. Ces hautes murailles de forteresse, ces fenêtres étroites et rares, qui ne laissent rien deviner de l'intérieur, rappellent de suite les séraï d'Orient. De forme quadrangulaire, l'un de ses côtés s'appuie sur l'église, tandis que les trois autres font façade sur la Piazzetta, puis sur la mer, et enfin sur les prisons auxquelles le palais est relié par ce terrible pont des Soupirs jeté si hardiment d'un côté à l'autre, entre le ciel et l'eau.

Le pont des Soupirs. — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

L'Asie et l'Afrique se sont unies pour imprimer leur cachet à cette construction. Un premier ordre d'arcades aiguës, à colonnes sans base et à chapiteaux énormes, soutient une seconde colonnade dont la frise à jour supporte à son tour la muraille à damier de marbre blanc et rose qui forme le palais. Cette portion tout à jour, sur laquelle repose l'autre moitié pleine et massive, produit un contraste d'autant plus complet que la lumière en frappant les parties pleines rend encore plus sveltes et plus légers les trèfles, les balcons, les arcs qu'elle découpe et traverse de part en part. Dans cette merveilleuse structure, c'est le vide qui soutient le plein. Il semble que Calendario, à qui l'on doit ce chef-d'œuvre, ait voulu défier toutes les lois de statique en donnant pour point d'appui aux deux masses énormes qui forment l'angle du palais, une seule colonne isolée. Les balcons, ainsi que les sculptures des

deux grandes fenêtres ouvertes sur la Piazzetta et le quai, sont dus à Sansovino.

Quai des Esclavons et palais ducal. — Dessin de Guiaud d'après nature.

Tous les noms illustres de Venise, qu'ils soient ceux de doges ou d'artistes, qu'ils répondent à Faliero, Morosini, Foscari, Sansovino, Vittoria, Tintoret ou Véronèze, tous ces noms restent attachés aux pierres de ce palais, le sanctuaire de Venise.

L'intérieur de la cour ne répond pas au grand aspect de l'extérieur. Là tous les styles se heurtent, arabe, gothique, renaissance et décadence. L'escalier des Géants, qui a pris son nom des deux statues colossales de Mars et de Neptune placées sur son palier, s'avance dans le carré de la cour comme une échelle appliquée au mur. Il conduit dans la galerie à jour où vient aboutir la scala d'oro, l'escalier d'or ; c'est lui qui mène aux grands appartements. Stucs de Vittoria, peintures de Véronèze, marbres antiques, portes, corniches et plafonds en bois de cèdre sculpté et doré, dallage en pierres précieuses, grilles magnifiques, cheminées grandioses, cadres merveilleux où se montrent la verve et le génie de ces infatigables artistes, tout est là réuni, non pas à la manière de nos collections et de nos musées qui ne sont qu'un hôpital pour les civilisations éteintes, mais avec un sentiment parfait du décor, où chaque chose faite pour une place déterminée vient concourir à l'harmonie de l'ensemble, sans entassement ni fatigue. Voyez cette belle salle de l'Anti collége ou des Ambassadeurs dont les boiseries encadrent cinq toiles célèbres, disposées pour la place et pour le jour qui les éclaire : c'est à droite et à gauche Mercure et les Grâces, la Forge de Vulcain, Pallas, Ariane, du Tintoret, et l'Enlèvement d'Europe, de Paolo Véronèze. Au mi-

lieu, voici la belle cheminée qui coûta dix mille écus d'or et fut exécutée par Scamozzi d'après les dessins du Titien. On assure que les deux colonnes de vert antique qui soutiennent la porte d'entrée du Conseil viennent du temple de Salomon. Tout cela n'est-il pas d'une richesse et d'une grandeur incomparables ?

L'escalier d'or du palais ducal. — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

Dans cette autre salle décorée par Antonio d'a Ponte et par Compagna sous la direction de Véronèze, voyez le siége du doge avec ses coussins affaissés, comme s'il venait à peine de les quitter. De chaque côté règnent les stalles des sénateurs ; c'est ici qu'on recevait les ambassadeurs en audience solennelle. De là on entre dans la salle des Cinq-Cents avec son merveilleux plafond auquel les plus grands peintres et les plus grands sculpteurs ne dédaignèrent pas de consacrer leur temps et leur savoir. En ce temps-là, on ne faisait pas encore de l'art pour l'art, comme on dit aujourd'hui, c'est-à-dire sans but, sans application, sans raison. Ces grands artistes italiens, les incomparables, surveillaient et dirigeaient les fabriques d'étoffes, d'armes, de bijoux et d'orfévrerie, de verrerie, de meubles et de décoration générale. Ils ne trouvaient pas que cela fût indigne de leur talent.

Salle du grand Conseil dans le palais ducal. — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

C'est à cette salle du grand Conseil qu'attient le pont des Soupirs ; par là, on allait vite aux prisons, c'est-à-dire à la mort. À côté se trouve aussi la salle de l'inquisition d'État ; une porte matelassée séparait seule les juges des bourreaux. C'est donc la le sanctuaire de cette justice terrible où trois hommes tenaient dans

leurs mains la destinée de tout ce qui appartenait au territoire de la République. Le Conseil des Dix ne s'assemblait que la nuit ; les membres de ce Conseil étaient masqués, entourés d'une mise en scène effrayante, et les règlements, les condamnations, les hommes eux-mêmes, tout était secret. Le pont des Soupirs avec ses étroites fenêtres à grilles de marbre et ses exécutions mystérieuses, frappait de terreur les Vénitiens, bien plus que l'échafaud qu'on dresse en plein jour sur nos places publiques. Une lumière filtrant à travers les ouvertures de ce passage lugubre suffisait pour donner le frisson, et lorsque la barque à fanal rouge glissait dans l'étroit canal, pas une gondole n'aurait osé s'y montrer. Quelle terreur devaient éprouver les malheureux enfouis par un pouvoir implacable sous cette muraille épaisse, lorsque la petite porte à fleur d'eau, placée sous le pont, s'ouvrait tout à coup et qu'on les enlevait du cachot pour les coucher sous un linceul, dans la barque funèbre ! Pour un moment ils revoyaient le ciel étoilé, respiraient l'air embaumé des jardins, entendaient les rames, le clapotement des vagues, les bruits confus de la ville, les danses et les cris de joie, les chants et la voix des orchestres échappés des palais, en un mot, tous les reflets heureux de la vie et de la liberté. Puis peu à peu tout cela s'éteignait, et la grosse barque avec sa flamme rouge et ses rameurs masqués s'avançait lentement en dehors de la Judecca, dans la direction de Poveglia, vers ce canal Orfano dont les eaux profondes et les fonds boueux engloutissaient toute trace du supplice avec le corps des suppliciés. Défense aux pêcheurs de jeter là leurs filets ! Tel était l'ordre de la police. Alors la barque s'arrêtait auprès de ces rangées de pieux qui sont les jalons de ce désert humide. On voit encore, sur un de ces pilotis, avec sa lampe entretenue par les gondoliers, la petite chapelle qui recevait la dernière prière des condamnés.

Quel spectacle ce devait être alors, de voir, se détachant en noir sur la pâleur argentée du ciel, cet homme, le bourreau, debout à l'arrière de la barque, et notant sur le livre rouge les détails de l'exécution, tandis que ses aides jetaient par-dessus le bord la victime avec une pierre au cou !

Le canal Orfano. — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

Mais avant de quitter le palais ducal, il nous reste à dire un mot de la salle gigantesque du grand Conseil, aujourd'hui bibliothèque. Elle a 154 pieds de long, 75 de large et 45 de haut. C'est la plus vaste du palais et nous ajouterons de toutes celles connues dans le monde. L'une de ses extrémités, est décorée par la Gloire du Paradis, de Tintoret, où le peintre a entassé plus de dix mille figures, tour de force qui dépasse entièrement le but que cherche l'art véritable. La corniche de cette salle est composée des portraits des doges encastrés dans la boiserie. À la place du cinquantième on ne voit qu'un cadre avec cette inscription menaçante sur fond noir : « Ici est la place de Marino Faliero, décapité pour ses crimes. » Cette salle occupe à elle seule presque toute la façade qui regarde la mer. C'est à la belle fenêtre à balcon, sculptée par Tullius Lombardo, que se plaçait la dogaresse et sa cour pour jouir du beau spectacle de la Senza (fête de l'Ascension), où le doge, monté sur le Bucentaure, jetait à la mer son anneau de fiançailles. Vers midi, le Bucentaure sortait de l'Arsenal, remorqué par les célèbres Arsenalloti, balançant au-dessus des eaux ses flancs dorés et ses cordages de fleurs. À la proue se dressait la statue de la Justice. Il venait prendre le doge jusqu'au pied de son palais pour le conduire vers la passe du Lido, à l'entrée de la mer. Vêtu de sa robe d'or et le corno ducale sur la tête, le souverain de Venise lançait au loin dans la mer, en signe d'alliance, sa

bague de saphir. Pendant cette cérémonie les batteries tonnaient depuis l'arsenal jusqu'au Lido, et le Bucentaure ramenait ensuite au palais le doge et toute la seigneurie. Le soir, le navire était illuminé ; puis il rentrait à l'arsenal sous le hangar construit pour l'abriter.

L'arsenal de Venise est digne de la haute idée qu'on se fait de la marine vénitienne au beau temps de la République. Il embrasse deux milles de circonférence. Des bastions et d'énormes murailles protégent ce magasin immense qui contenait jadis les approvisionnements de terre et de mer. Là les plus gros vaisseaux se dressaient sur leur quille, se gréaient de leur mâture, s'armaient de leurs canons, fondus et montés sur place, et au premier signal du doge, des flottes entières sélançaient tout armées, hérissées de fer et d'enthousiasme, pour aller au cri de : Vive San-Marco ! jusqu'aux extrémités du monde. La marine était pour Venise, comme pour l'Angleterre, le principal levier de la puissance. Dès 558, les Vénitiens avaient la seigneurie des mers : et 70 ans avant Charlemagne ils possédaient déjà des arsenaux, d'habiles ingénieurs et de grands navires, avec lesquels ils s'étaient rendus maîtres de la ville de Ravenne, malgré ses remparts. Au neuvième siècle, ils construisaient des navires à trois mâts et menaçaient la Dalmatie, la Grèce et le pays des Sarrasins. Mais à la fin du quinzième siècle, le commerce italien, et celui de Venise en particulier, fuient bouleversés par la découverte du cap de Bonne-Espérance, et les trente-six mille marins, les trois cents navires de guerre, sans parler des galères et des vaisseaux marchands, devinrent bientôt inoccupés, inutiles même ! La découverte de l'Amérique fut une blessure nouvelle et la décadence se précipita dès lors de plus en plus.

Lorsqu'on voit ces places de Venise, ces monuments aux proportions colossales, ces palais, ces édifices, cette richesse, cette gloire, tout cela reposant sur un sol factice, sur des vagues durcies, pour ainsi dire, par la main de l'homme à force d'art, de patience et de génie, on est stupéfié de la puissance d'expansion que peut trouver une population contenue dans de si étroites limites. Venise, après avoir inventé ou du moins importé en Europe, les glaces, les moulins à eau, les cheminées des maisons, l'agent magnétique, après avoir jeté ses voyageurs et ses produits, jusqu'aux confins du monde, n'est plus aujourd'hui qu'un entrepôt, un port franc où viennent s'étaler les marchandises étrangères. Excepté les verroteries, on lui apporte tout ce qu'elle fabriquait autrefois.

Les régates. — Jeux et rivalités des Vénitiens.

De toutes les fêtes vénitiennes, la Regata ou course de gondoles a toujours été la plus brillante. La République la considérait comme une fête nationale, et dans toutes les grandes occasions, telles que l'élection d'un doge, le gain d'une bataille, la visite de quelque prince étranger, elle ordonnait ce spectacle, comme le plus beau qui se pût voir : spectacle dont la mise en scène n'est possible que sur un théâtre semblable à celui qu'offre cette cité prestigieuse.

En effet, c'est sur ces lagunes, c'est dans ces canaux étroits et tortueux, c'est avec ces barques si longues et qu'on ne peut manœuvrer qu'en restant debout à l'arrière, c'est avec ces habiles gondoliers, qui depuis la plus tendre enfance jusqu'à la mort, et le jour comme la nuit, exercent leur profession, c'est, en un mot, de cette réunion des choses indispensables à une pareille fête, qu'est né ce divertissement. Il n'en est pas d'ailleurs qui s'unisse plus étroitement à la vie vénitienne, dont une partie se passe sur

l'eau, ni qui permette de réunir un plus grand nombre de spectateurs aussi convenablement placés, soit sur les balcons et les quais, soit aux fenêtres des palais qui bordent de chaque côté et dans toute sa longueur immense le théâtre même de la lutte. On comprendra que cet ensemble, unique dans le monde, doit localiser impérieusement à Venise ces fêtes nautiques, et que toute imitation de fêtes prétendues vénitiennes, au Havre, au bois de Boulogne ou à Londres, ne saurait en donner une idée même approximative. La beauté du ciel et du lieu, la pompe que les autorités et la population donnent à cette cérémonie, le luxe des barques et des costumes étincelants d'or, d'argent et d'étoffes aux plus riches couleurs, le bruit de la musique, la joie tumultueuse de la foule et la passion traditionnelle des deux partis qui divisent la ville en camps ennemis, non pas pour un jour comme dans nos courses de chevaux, mais pour la vie depuis des siècles, toutes ces causes donnent au spectacle un intérêt et une originalité extraordinaires.

Le peuple vénitien a toujours aimé le luxe et le plaisir ; ce goût s'explique par l'origine même de cette illustre nation. Les Vénètes, pour échapper aux calamités dont l'invasion barbare accabla un pays qui se trouvait la grande route suivie par ces hordes dans leur marche de l'est à l'ouest, se réfugièrent au milieu des lagunes : dédale inaccessible à quiconque ne l'avait pas souvent parcouru, et c'est là qu'ils fondèrent Venise, l'an 590 après Jésus-Christ.

C'était d'abord, comme bien on pense, un triste séjour, et les chefs, dès le principe, durent créer des divertissements pour soutenir le moral d'une population presque séparée du monde. Plus tard, ces fêtes devinrent une nécessité, afin d'occuper le peuple et

détourner ses regards de la politique jalouse et soupçonneuse du gouvernement. À Venise, la liberté du plaisir fut aussi absolue que l'était la défense de se mêler des actes de la République. Ces habitudes pénétrèrent si bien dans les mœurs, que ce peuple ardent et énergique mit dans ses jeux la lutte, la passion qu'engendrent ordinairement la religion et la politique. Aujourd'hui presque comme jadis on retrouve cette même animation, ces mêmes haines entre les habitants de la rive gauche et de la rive droite du grand canal, ou, pour mieux dire, entre le quartier de Castello et celui de San-Nicolo, et la même insouciance sur tout le reste.

On voit dans les anciennes chroniques de Venise, que cette division entre les Castellani et les Nicolotti remonte à l'époque première de la création de la ville. Les habitants d'Héraclée et d'Aquilée, qui formaient déjà deux factions ennemies, en fuyant dans les lagunes, choisirent des quartiers opposés ; l'une occupa l'île de Castello, à l'extrémité orientale de la ville, et l'autre l'île San-Nicolo, de l'autre côté du Rialto. La première, à mesure que la population de la ville s'augmenta, s'étendit sur la rive des Esclavons, la place Saint-Marc, le commencement du grand canal, et s'arrêta au pont du Rialto, coupant ainsi la ville de l'arsenal au champ de Mars. La seconde prit tout le reste de la cité, qui est la partie la plus considérable, mais la moins brillante, puisque le doge, les sénateurs et les plus riches patriciens se trouvaient être Castellani par le quartier qu'ils habitaient. Aussi les Nicolotti formèrent-ils la faction démocratique, tandis que les Castellani furent les aristocrates.

On comprendra aisément la jalousie et les querelles qui en résultèrent. Pour apaiser ces dissensions, les Nicolotti furent auto-

risés à prendre parmi eux un doge spécial ; ses fonctions, comme bien on pense, se bornaient à présider les jeux et les délibérations de son parti, et le reste du temps il vivait et travaillait comme avant, au milieu de ses anciens compagnons. Nommé par élection, on entourait son élévation d'une certaine pompe, qui flattait le peuple, car c'était un gondolier connu pour son habileté et sa bonne conduite qui presque toujours était choisi. La cérémonie se faisait à l'église San-Nicolo, où le nouveau doge était consacré par la religion et revêtu d'un costume magnifique. Il portait le titre de Castaldo dei Nicolotti. La garde de l'étendard représentant san Nicolo brodé en or lui était confiée.

Les Nicolotti, satisfaits dans leur orgueil, narguèrent les Castellani, en leur jetant sans cesse ces paroles qu'on répète encore : Ti, ti voghi il Dose, e mi vogo col Dose. « Toi, tu rames pour le doge, et moi je rame avec le doge. »

C'était entre eux une lutte continuelle ; dans toutes les fêtes publiques, chaque parti reconnaissable à ses couleurs, les Castellani avec la ceinture et le bonnet rouges, les Nicolotti, noirs ou bleu foncé, cherchaient à triompher, soit dans les joutes de barques, soit dans les jeux de force, d'équilibre et d'adresse. Tantôt il s'agissait, comme au dernier jour de carnaval, d'abattre d'un seul coup de sabre la tête d'un taureau, tantôt de faire la pyramide humaine ou quelque autre construction de ce genre. Dix ou douze hommes formaient de leurs bras un plancher sur lequel s'élevaient huit autres qui en portaient quatre, puis deux, puis un, et enfin le tout était couronné par un enfant. Les plus habiles allaient ainsi jusqu'à huit superpositions ; et qu'on se figure les applaudissements et les huées de chaque parti vainqueur ou vaincu ! Parfois ces exercices de force et d'équilibre se faisaient

dans des barques et en voguant sur le canal, comme on le voit dans les anciens tableaux. Il y avait aussi les danseurs de corde qui, hissés et soutenus par de doubles cordages, paraissaient descendre au moyen de leurs ailes, du sommet du campanile de Saint-Marc, et arrivaient à travers les airs jusqu'à la galerie du palais où se tenait le doge. Après l'avoir complimenté dans le spirituel dialecte vénitien, ils lui offraient un bouquet de fleurs qui semblait tombé du ciel, et jetaient en même temps sur la foule une pluie de sonnets et de poésies, dont on est prodigue à Venise.

Un des jeux les plus gais et où l'animosité des deux partis se montrait le mieux, était la guerra de pugni. On choisissait un de ces ponts sans parapets, comme il s'en trouve parfois sur les petits canaux, et, à un signal donné, chacune de ces deux factions en masse compacte s'avançait des deux côtés pour passer ; alors c'était à qui, à grands coups de poing, pousserait l'autre dans le canal, et les rouges comme les noirs tombaient dans l'eau en véritable cascade, à la grande joie des spectateurs. Un de ces ponts, à San-Barnaba, conserve encore le nom de ponte de pugni.

Il entrait dans les plans de la République d'exciter plutôt que d'amortir ces rivalités, afin de maintenir l'énergie morale et physique des basses classes et de les opposer parfois à la puissance patricienne, la seule qu'elle redoutait. En somme, ces jeux, ces tournois, ces exercices gymnastiques dans lesquels chaque parti cherchait à écraser l'autre par son élégance ou sa force, tournaient au profit de tous. On accourait de toutes parts pour assister à ces fêtes splendides, et l'émulation, la vigueur et la souplesse développées dans ces luttes, se retrouvaient ensuite sur les flottes de la République, et faisaient de ces hommes, confiants dans leur force, les premiers matelots du monde.

Ces jeux et ces usages, comme tant d'autres choses, venaient des Arabes, des pays d'Orient, avec lesquels Venise était en si grande relation commerciale. Architecture, costumes, usages, mœurs même, furent imités des villes de Constantinople, du Caire, de Bagdad et de Damas, alors si avancées en civilisation ; on retrouve encore ici le cachet oriental qui donne à Venise un caractère tout à part en Europe.

Il n'y eut jamais sous la République d'autre parti avoué que ceux des Nicolotti et Castellani, partis qui n'avaient rien de politique, ainsi que l'atteste l'histoire vénitienne, dans laquelle on ne trouve aucune trace de guerre civile.

Les Vénitiens sont généralement d'un caractère bon et réfléchi, mais en même temps fin et moqueur ; et les gondoliers en particulier, qui semblent résumer en eux les instincts de la race, ont conservé plus que toute autre classe le caractère national primitif. Ils sont spirituels, gais et adroits, affectionnés, fidèles et secrets ; leur cœur est loyal et confiant. Ce n'est que dans les rivalités de parti qu'on trouve les Vénitiens turbulents et passionnés.

Nous ne saurions mieux donner idée de l'importance que chaque parti attache à son drapeau, qu'en citant quelques-uns des faits dont tous les jours nous étions acteur ou témoin.

Peu de temps après mon arrivée à Venise, j'étais dans le quartier San-Polo à peindre un petit canal extrêmement pittoresque. Un gondolier à demi couché dans sa gondole me servait de premier plan ; son bonnet noir ne se détachant pas sur l'eau, comme l'exigeait l'harmonie, je me permis de le faire rouge ; j'avais terminé et m'apprêtais à partir, lorsque le barcarolle se leva pour voir mon travail : « Patron benedetto ! s'écria-t-il, est-ce donc

pour me faire injure que vous me mettez ce bonnet rouge ? de grâce, changez-le, afin qu'on sache bien que les gondoliers del sestiere San-Polo sont tous Nicolotti. »

Une autre fois j'allais en barque à Canareggio, qui est le quartier général des Nicolotti ; Marco, mon gondolier, un pur Castellan, avait gardé sa ceinture et son bonnet rouges ; j'étais tranquillement couché dans ma gondole, lorsque des cris féroces me firent regarder par une des fenêtres, et je me vis entouré de barques et de gondoliers, la rame levée sur mon pauvre Marco et le menaçant de lui faire prendre un bain ou de l'assommer s'il se refusait à ôter sa ceinture et son bonnet, comme une marque de déférence envers le parti qu'il était venu narguer. Je sortis à la hâte de dessous le felze de la gondole, afin d'arrêter cette dispute qui pouvait dégénérer en noyade ou en coltellata.

Mais l'anecdote suivante caractérise mieux encore que toutes les autres ces partis populaires.

Un des peintres les plus distingués et les plus spirituels de Venise, Eugenio Bosa, fit un tableau qui représentait le vainqueur de la dernière regata, un Castellan, le célèbre Naso revenant chez lui après le combat pour embrasser sa famille et ses amis ; et comme le dit lui-même le peintre dans une lettre pleine d'esprit poétique, que nous regrettons de ne pouvoir citer tout entière : « Le héros encore tout ruisselant de sueur et plein de l'émotion de cette lutte, soutenue valeureusement avec la rame, serre d'une main sa femme et de l'autre agite avec allégresse la bannière victorieuse. » E. Bosa, avant de livrer son œuvre au comte d'Arraches de Turin, son acquéreur, l'exposa à l'Académie des beaux-arts. Grande fut la rumeur parmi les Nicolotti. Quelle humiliation ! Un Castellan vainqueur peint par un artiste célèbre

et exposé dans les salles de l'Académie ! Aussi y eut-il ce jour-la sérieuse délibération dans les tavernes de Canareggio ; on y rédigea une lettre qui fut envoyée au directeur du musée. Le style énergique et concis de cette missive, en dialecte vénitien, donnera une idée parfaite de l'importance que le peuple attache à ces rivalités. La voici :

« La se recorda lustrissimo che se non la fa tirarvia della Cademia el quadro del sior Bosa, con quel Castellan, con la so bandiera de… in mano ; Nù Nicolotti che con le bandière menemo la polenta, ghe lo sfondraremo. »

Rappelle-toi, très-illustre, que si tu ne fais pas sortir de l'Académie ce tableau du sieur Bosa, avec ce Castellan, tenant sa bannière de… en main, Nous Nicolotti, qui avec nos bannières tournons la polenta, nous l'effondrerons. »

Il est presque impossible de traduire la dernière phrase ; en voici l'explication : pour faire la polenta (gâteau de maïs qui remplace souvent le pain), on se sert d'un morceau de bois qu'on jette ensuite. Le sens est donc : Nous Nicolotti, nous avons remporté tant de bannières, que chaque jour nous pouvons tourner la polenta avec une nouvelle. Comme les groupes augmentaient sans cesse à l'exposition, on fut obligé de retirer le tableau pour éviter un malheur. Ajoutons que le peintre, Castellan lui-même, n'avait pas été fâché de peindre le triomphe d'un des siens ; car les maîtres, souvent habiles rameurs aussi, épousent ardemment le parti de leurs gondoliers ; et le soir, à la promenade du freseo sur le grand canal, ce corso sans pareil en Italie, si, rencontrant quelque gondole de connaissance, vous causez bord à bord et qu'une barque rivale vienne à passer, vos bateliers s'élancent

alors pour lutter avec elle, sans tenir compte de la conversation de leurs patrons, qui trouvent cela tout naturel.

Mais revenons à la fête qu'il nous occupe en particulier, à la regata, la plus intéressante et la plus chevaleresque de toutes les fêtes de Venise.

L'origine de la regata, remonte aux premiers temps de la République. Comme il était d'usage aux jours de fête d'aller à une certaine heure se promener au Lido, le gouvernement, pour faciliter la traversée, avait soin de tenir prêt, à la riva, un nombre suffisant de grosses barques à trente ou quarante rames. Ceux qui n'avaient pas d'autre moyen pour y aller prenaient la rame et s'exerçaient. Ainsi naquirent les défis ; ces grosses barques mises en rang, alignées, partaient à un signal ; de là ce nom de riga, rangée, et par suite regata. Cette lutte peu élégante pour le spectateur, était un exercice excellent pour développer les forces musculaires et habituer, les rameurs aux longues traversées.

Les sénateurs, songeant à l'utilité qu'on en pouvait tirer pour la marine, cherchèrent une manière de l'encourager. C'est pourquoi, par le décret promulgué à l'occasion de la grande fête qui fut établie pour rappeler l'heureuse délivrance des jeunes épouses enlevées par des pirates de Trieste, en 944, ils donnèrent que la regata, serait miser au rang de divertissement public.

Cet enlèvement est une des anecdotes les plus piquantes de l'histoire vénitienne. Chaque année l'État mariait douze jeunes filles, les plus belles et les plus pauvres, avec douze garçons choisis. Pour cette cérémonie, on leur prêtait des pierreries et des bijoux de grand prix, afin d'ajouter à l'éclat de la fête. Des pirates de Trieste, en guerre avec Venise, attirés par l'appât d'une prise si

belle et si riche, vinrent s'embusquer aux environs de l'église ; puis, lorsque tout le monde y fut rassemblé, ils se précipitèrent dans le temple, et, les armes à la main, enlevèrent effrontément ces nouvelles Sabines sous les yeux de leurs fiancés, qui n'avaient pour se défendre que des guirlandes de fleurs.

Candiano III, qui à cette époque était doge de Venise, sensible à cet affront, fait armer de suite des barques, et poursuit les ravisseurs à la tête des époux et des frères offensés. Ils les rejoignent bientôt dans un petit port du Frioul, et après un combat acharné, ramènent en triomphe les fiancées avec leurs joyaux intacts, dit la chronique. En réjouissance, une cérémonie religieuse et des jeux publics furent ordonnés, et Venise, dans son amour pour les fêtes, y ajouta un luxe toujours croissant. Lorsque la République arriva à son plus haut degré de splendeur, le spectacle maritime de la regata prit un aspect éblouissant, unique dans le monde, et devint la grande fête nationale.

Les grandes régates ordonnées par le gouvernement étaient les jeux olympiques de la République. Elles ont sur ces derniers l'avantage d'être appropriées aux lagunes, de sorte que les étrangers ne peuvent essayer d'y ravir les prix aux enfants de la cité.

L'étendue de la course est de quatre milles vénitiens, environ une lieue. Commençant à l'extrémité orientale de la ville, près du jardin public, elle traverse tout le port le long de la riva, passe devant la Piazetta, entre dans le grand canal, le suit dans presque toute sa longueur jusqu'à Canareggio, et là, tournant autour d'un poteau planté au milieu de l'eau, elle revient par le même grand canal jusqu'au palais Foscari, où les prix sont distribués aux vainqueurs dans l'ordre de leur arrivée. Pendant les dernières années, cette fatigante course s'arrêtait au pont de Rialto, en face du pa-

lais de la municipalité ; maintenant l'estrade où les autorités distribuent les prix est construite comme jadis, entre les palais Balbi et Foscari, à l'angle que fait le grand canal.

Les gondoles qui joutent sont d'une construction particulière, et tellement légères et minces, qu'à l'endroit où le rameur pose ses pieds, on met une double planche afin que le fond ne crève pas sous lui. Des barres transversales empêchent même de poser le pied partout ailleurs. Ces bateaux sont montés chacun par deux hommes vêtus de couleurs éclatantes et parés de la ceinture et du bonnet des Castellani ou des Nicolotti. Chaque parti envoie là ses rameurs les plus forts et les plus adroits que de nombreuses épreuves ont mis en haleine. On ne saurait croire à l'émotion que produit dans la ville l'approche de la regata, les soins et les précautions dont sont entourés les lutteurs choisis. Ils se mettent en retraite, comme on dit au couvent, quinze jours à l'avance, évitant toute cause affaiblissante, et suivant rigoureusement l'hygiène indiquée. S'ils sont au service de quelque patricien, celui-ci les affranchit de tout travail ; ils cessent réellement d'être serviteurs et sont regardés comme les fils de la maison ; ils peuvent donc en pleine liberté se préparer au combat.

Le grand jour arrivé, chaque candidat reçoit la bénédiction paternelle, embrasse sa famille, met à son cou ses plus précieux reliquaires de saint Antoine et de saint Marc, et, accompagné de ses amis, va faire une prière à sa paroisse ou à l'église della Salulte ; souvent même, barque et rameur sont bénis suivant les rites du culte ; puis l'heure venue, saisissant sa rame de bois choisi, à l'aide de laquelle il espère ajouter un drapeau de plus à la gloire de son parti, il va se ranger devant la corde qui retient encore tous les impatients rivaux. Au coup de canon, la barrière tombe,

et chacun se courbant sur cette barque si légère, la fait voler sur l'eau, d'un ferme coup de rame, plus vite que le goëland. Et comme dit la chronique : Spuma l'onda, sotto il replicato batter de remi. « L'onde écume sous le battement multiplié des rames. » Les voilà qui arrivent, et à peine les a-t-on vus passer qu'ils disparaissent déjà sous la grande arche du Rialto. Mais en attendant leur retour, les spectateurs ne resteront pas impatients, ne sachant que faire, comme il arrive à ce plaisir des courses de l'hippodrome. C'est à peine si les yeux suffiront pour voir en détail toutes les merveilles réunies dans ce lieu.

Ici, du balcon de cet illustre palais Foscari, dont nous donnerons plus loin la description, du haut de cette fenêtre même où, l'an 1574, Henri III de France assistait à une magnifique régate donnée en son honneur, et dont, avec une munificence toute royale, il voulut fournir les prix, nous voyons se dérouler à droite et à gauche ce vaste et magnifique Canalasso avec ses palais qui semblent s'agiter sous la foule qui les encombre, avec ses barques de toutes formes et de toutes couleurs, couvrant l'eau de telle sorte qu'on peut aisément traverser d'une rive à l'autre, comme sur un plancher. Entendez-vous cette musique et ces joies de la foule ; comme la nature et l'art sont en harmonie, et voyez comme leur union produit un ensemble plein de beauté pittoresque ! Ce jour-là, le noir, vêtement égalitaire des gondoles, disparaît sous les draperies de toutes couleurs des barques, sous les costumes éclatants et si divers des gondoliers. Il faut ce ciel et ce soleil pour harmoniser tous ces sons et toutes ces nuances.

Parmi les propriétaires anciens et nouveaux des palais, c'est à qui fera le plus de frais et de dépenses ; c'est à qui, par son goût et son luxe, obtiendra des regards approbateurs.

Pendant les fêtes du Congrès des savants, en 1847, le patricien Jiovanelli a dépensé à lui seul 800 000 zvandzigers.

Ici, c'est une gondole du quinzième siècle, comme on en voit dans les tableaux du Carpaccio ou de Jean Bellin. Là, ce sont des kaïks turcs avec leurs rameurs à demi nus ; puis des jonques chinoises, et aussi des livrées de toutes les époques.

On distingue parmi les gondoles, de petits esquifs à quatre rames, appelés ballottine, et d'autres à six rames, nommés malgherotte. Puis les bissone, grandes barques à huit rameurs, décorées à la manière du temps passé, surmontées d'une espèce de temple ou de baldaquin en gaze d'or ou d'argent, parfois rayée de couleurs vives, ayant à la poupe et à la proue des trophées d'armes et des groupes dorés, qui représentent des amours, des sirènes, des oiseaux et des fioritures de toute sorte. Ces bissone portent aussi le nom de grosso serpente, grand serpent, à cause de leur longueur, de leur proue aiguë, et surtout de leur agilité à serpenter au milieu de tous les embarras ; chose essentielle, car ces bateaux à huit et dix rames ont pour office de précéder les jouteurs, et de leur ouvrir un passage au milieu du concours immense de barques qui couvrent le grand canal, et de forcer la foule à se tenir le long des rives. Les jeunes patriciens qui équipent ces bissones s'agenouillent sur de riches coussins à la proue et un arc à la main, lancent des flèches dorées aux gondoliers qui ne se rangent pas assez vite ; manière gracieuse de faire la police, sans attrister par des rigueurs les joies de la fête.

On voit aussi une imitation du Bucentaure, ce fameux navire des doges, copié lui-même des anciens kaïks du sultan. En un mot, tout ce que l'imagination peut inventer pour décorer un bateau est mis en œuvre, et chaque société ou corporation fait les

frais d'une de ces péotes somptueusement ornée de ses attributs caractéristiques.

Les Chiozottes, habitants de l'île de Chioggia, se font remarquer entre tous par leur barque, leur costume, leur musique et leur manière habile et toute particulière de ramer.

Enfin, Venise reparaît pendant cette fête telle qu'elle était à sa plus belle époque ; c'est encore la regata du temps de Henri III ; car les costumes sont les mêmes pour la plupart, ainsi que les palais avec leurs tentures armoriées brodées d'or et d'argent.

N'entendez-vous pas répéter aussi, sous l'atrio gothique, ces mêmes noms célèbres dans l'histoire éclatante de cette cité qui valait à elle seule plus qu'un royaume ? Ne semblent-elles pas se détacher des cadres, toutes ces belles têtes vénitiennes, dont le Titien et Paul Véronèze ont immortalisé le type ?

Oui, c'est toujours ce même peuple, plein de passion, d'adresse et de force dans ses jeux et ses plaisirs ! Oui, tout le passé se déroule dans le présent qui nous entoure, et prouve que rien n'est oublié de la gloire des ancêtres, que l'avenir est encore promis au phénix qui doit renaître de ces cendres.

Un peu d'air, un peu de liberté à cette nation si intelligente, et vous la verrez s'avancer à pas de géant dans la civilisation ; vous verrez cette noble Italie reprendre sa place providentielle à la tête des peuples. Dans ses sublimes élans vers le beau, vers la perfection, elle n'est pas, comme d'autres nations, arrêtée par les résistances fatales de la matière ; elle n'a pas à soutenir ces luttes mortelles avec un ciel ennemi et une terre avare. Tout dans cette nature en fête porte à la poésie, aux arts, aux études enfin qui élèvent l'esprit et civilisent les hommes.

Pendant que l'éloignement des combattants a permis à notre pensée de s'égarer dans ces souvenirs, tout à coup la fin de la course nous ramène au moment présent. Voici nos lutteurs qui reparaissent sous le pont du Rialto, ils arrivent, se serrant de près ; quelques-uns distancés, voyant toute chance perdue, vont cacher leur tristesse dans les petits canaux solitaires. Écoutez les frémissements, les applaudissements et les vivat ; cette immense acclamation annonce le moment de la victoire, jusqu'aux extrémités du grand canal ; encore quelques coups de rame et le vainqueur saisit le drapeau rouge. Le second a la bannière bleue, puis vient la verte et enfin la jaune. Sur cette dernière était autrefois brodé un petit porc qu'on donnait en prix, au lieu de la bourse qui accompagnait les trois autres bannières. Ce petit porc était, dit-on, un souvenir du tribut annuel que le patriarche d'Aquilée, fait prisonnier dans une rencontre sur mer, fut par dérision forcé de payer en échange de sa liberté ; trait de caractère national, où l'inévitable épigramme trouve toujours sa place.

Àla gloire d'être vainqueur, à la gloire d'être le héros fêté de tout un parti, ajoutons aussi le bonheur de faire fortune : car en outre du prix, l'heureux gondolier saute de barque en barque, et reçoit des spectateurs une pluie de pièces d'argent. Puis le soir et le lendemain, il fait encore une collecte dans les quartiers qu'habitent ses partisans.

Après la course, qui a lieu vers les six heures du soir, chacun remonte en gondole et suit la musique qui parcourt le canal. C'est une confusion telle, une foule flottante si compacte, que les gondoliers ne se servent de leurs rames qu'afin de résister au choc des barques plus fortes, et tout cela marche, on ne sait comment, poussé par le courant et l'entraînement général.

Lorsque la nuit arrive, l'effet est plus magique encore : des feux de Bengale, roses, verts, violets ou blancs, illuminent de leurs nuances éclatantes ces palais doublés par les reflets de l'eau ; réalisant ainsi ces contes de fée où l'on ne voit que des châteaux d'émeraudes, de rubis et de saphirs. Ajoutez à cette décoration toutes les barques qui passent devant ces foyers étincelants, et projettent sur les façades leur gigantesque silhouette ; puis les sons harmonieux des orchestres, reproduits par les échos de marbre de cette cité sonore, cette belle nuit d'été scintillante d'étoiles ; ces femmes éclairées fantastiquement par des feux de couleur, et qui apparaissent sur les balcons pour aspirer la brise de mer, l'harmonie, les regards et les flatteries de la foule, et je ne crois pas qu'il soit possible de rêver un spectacle plus poétique et plus beau !

Le palais Foscari.

Pendant que la régate s'achève, visitons le palais Foscari, aussi intéressant par sa beauté architecturale, que par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Il fut construit à la fin du quatorzième siècle pour la famille Justiniana, par maître Bartholomeo Buono, architecte célèbre de cette époque.

Les Justiniani possédaient aussi le vaste palais contigu, qui est de la même date, du même style, et sans doute du même auteur.

En 1428, Bernardo Justiniano, homme très-illustre, le vendit au Sénat, qui en fit don au marquis de Mantoue ; mais, peu de temps après, le palais, ayant fait retour à l'État, on le mit en vente de nouveau, et ce fut alors que le doge Francesco Foscari l'acheta ; il fit ajouter un étage, afin de changer l'aspect de la Casa Justiniana, et d'avoir le droit de le nommer palazzo Foscari.

Ce palais se compose d'un rez-de-chaussée et de trois étages ; les galeries du premier et du second sont ornées de balcons de marbre blanc et de fenêtres en forme de trèfle, de ce style moitié sarrasin, moitié gothique, dont on ne trouve guère qu'à Venise l'heureux assemblage. L'aspect général en est imposant, et ses grandes proportions le font aisément torregiare, dominer sur les fabriques environnantes. Les détails sont pleins d'élégance ; les quarante-deux fenêtres et portes de la façade, à colonnes de marbre rouge, noir et blanc, avec leurs chapiteaux sculptés, les colonnettes et les petits lions des balcons, en font un des palais les plus beaux de Venise ; et il le serait pour longtemps encore, s'il n'était exposé à crouler par abandon, bien plus que par vétusté. Les fenêtres et les portes arrachées, ouvrant passage au vent, à la pluie, au soleil, aux animaux destructeurs, répandent un air de désolation qui contraste durement avec le luxe passé. On dirait qu'un incendie récent en a dévoré l'intérieur ; qui croirait que ces appartements déserts étaient, il y a peu d'années encore, de la plus somptueuse élégance ! la plupart des plafonds et des murs avaient été peints par Paris Bordone, peintre charmant dont les œuvres sont aujourd'hui bien rares, par Titien qui y travailla six ans, par Tintoret, Paul Véronèze et autres.

Les stucs du célèbre Vittoria ornent encore toutes les cheminées, les portes, les plafonds et les alcôves.

Mais entrons dans cet intérieur désolé : la première fois que j'y pénétrai, j'étais seul ; depuis le matin, parcourant à pied toutes ces ruelles tortueuses (dédale immense dont je n'ai connu le secret qu'après deux années de courses infinies), je m'étais perdu un peu volontairement ; car mon but était de fureter à droite et à gauche, de visiter tous ces intérieurs de cours, d'atrios

et d'escaliers si intéressants pour un artiste ; de choisir enfin quelque recoin pittoresque, comme il y en a tant dans cette cité des arts. Je me trouvai devant une porte à grille de fer, dont la forme ogivale, sculptée, blasonnée et dentelée, avait le plus grand air ; elle ouvrait, chose rare à Venise, sur une vaste cour, dont deux côtés étaient fermés par une haute muraille crénelée, et les deux autres par un palais ; c'était l'entrée du palais Foscari du côté de terre. Trouvant toutes les portes ouvertes, je m'avançai sous l'atrio ou vestibule qui s'allonge jusqu'au canal ; au lieu des gondoliers, des tapis, des rames, des felses (dessus des gondoles), qu'on y trouve d'ordinaire, il n'y avait de tous côtés que des débris ; mais quelle couleur pittoresque avaient ces murailles, éclairées par le beau soleil de Venise ! quel aspect ce grand canal, fuyant à travers les fenêtres et la porta d'aqua, lesquelles se détachaient en ombre vigoureuse sur l'extérieur éblouissant ! C'était une véritable décoration. L'escalier qui monte à droite me conduisit dans la galerie du premier étage ouverte à ses deux extrémités, sur le canal et sur la cour. J'étais depuis quelques instants appuyé sur le balcon, admirant cette vue pittoresque, immense, originale et belle parmi les plus neuves et les plus belles, lorsque j'y fus accosté par un gondolier en costume débraillé, à l'œil méchant et aviné ; grand gaillard à cheveux rouges ; en un mot, vrai type de ce bravo dont les mélodrames et les romans nous ont barbouillé le portrait fantastique. Il me proposa du reste fort poliment de me « cicéroniser » dans tous les coins du palais, ce que j'acceptai.

Cour du palais Salviati. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

Adalbert de Beaumont.

(La suite à la prochaine livraison.)

02

Atrio du palais Foscari. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

PAR M. ADALBERT DE BEAUMONT.

185... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

« Monsieur, me dit cet individu, je suis l'homme d'affaires des Foscari ; mon père était gondolier de Nicolo Foscari et, né dans ce palais, j'y suis resté, aidant de mes services les derniers rejetons de cette famille, si illustre jadis, aujourd'hui perdue à jamais.

— Comment, lui dis-je, y'a-t-il donc encore ici des Foscari ?...

— Je puis, répondit-il, vous donner tous les renseignements que vous désirez sur eux, car j'ai entre mes mains les papiers de la famille : des lettres du roi de Danemark, leur parent, de Marie-Casimir et de bien d'autres. »

En disant cela d'un air protecteur, il me conduisit dans une chambre entièrement nue, et, ouvrant une armoire placée dans le mur, j'y vis des papiers entassés sans ordre et en grand nombre ; c'étaient là les titres de l'illustre famille Foscari.

En 1297 seulement commencent les documents certains et authentiques sur la famille Foscari. Cette maison, originaire de Mestre, vint à Venise au neuvième siècle, et dès lors donna divers

tribuns à la République, comme le racontent les anciennes traditions. On dit que le nom primitif était Foscherus, famille déjà célèbre qui avait fourni des rois à la Sicile et des princes à d'autres États.

En 1122, le doge Domenico Michel accorda à Giovanni et Guglielmo Foscari l'entrée au Conseil des Nobles ; et quand, en 1211, les Vénitiens expédièrent à Candie des colonies de nobles vénitiens afin d'assurer la soumission des habitants, il y eut parmi eux trois Foscari.

Filippo Foscari fut le premier authentiquement confirmé patricien, lorsqu'en 1297 le doge Gradenigo abolit l'usage d'élire chaque année le grand Conseil, et décida que ceux qui en faisaient partie, ou en avaient fait partie dans les quatre années précédentes, en seraient désormais membres inamovibles. En même temps fut mise à exécution la loi proposée dix ans auparavant, de concéder à tous les descendants mâles le droit de faire partie du grand Conseil, même du vivant de leur père. Telle est l'origine de l'oligarchie vénitienne, dans laquelle les Foscari furent compris. De là date le livre d'or de Venise, le recueil authentique d'inscriptions de la noblesse le plus ancien qui existe.

Le dernier sénateur fut Francesco Foscari ; il eut deux fils, Nicolo et Filippo. Nicolo, né en juillet 1732, n'eut pas les qualités nécessaires à un patricien ; élu d'abord ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il fut obligé de soutenir son rang de ses deniers, car il était d'usage de ne rien accepter pour servir la République ; et comme il était fort riche et habitué à la magnificence, il y dépensa des sommes énormes. Nommé ensuite bailli à Constantinople en 1792, il s'y occupa si peu des affaires, qu'on lui envoya le comte Giacomarzi pour le diriger, ne lui laissant exactement de l'emploi

que le titre. Francesco Vendranim lui succéda en 1796. Né dans l'opulence, Nicolo Foscari mourut dans la misère le 11 août 1811.

Filippo Foscari, qui eut cinq enfants, deux fils et trois filles, est mort inconnu.

Les derniers membres de cette famille, entièrement ruinée par la chute de la République, ne possédant plus que ce palais et quelques terres, criblés d'hypothèques, se partagèrent les débris de ces nobles murailles ; les portraits des ancêtres, les plafonds, peints par Titien, Giorgione et Véronèse, les glaces, les tentures, les cadres et les boiseries sculptées par l'habile Brustolon, tout fut arraché, et vendu à vil prix aux habitants du Ghetto.

C'était à qui de ces derniers rejetons d'une famille si puissante détruirait la trace de tant de grands souvenirs historiques. Malheureux enfants dégénérés, à force de misère, de souffrances et d'asservissement !

Alors, tous ces meubles, tout ce luxe de la belle époque artistique étaient incompris. Au milieu du bruit des guerres napoléoniennes, on songeait peu aux objets d'art ; et, à Venise, l'argent était si rare vers cette époque, que tout l'ameublement de ce palais, qui aujourd'hui serait une fortune immense pour ses propriétaires, fut insuffisant à leur assurer du pain. Alors, ô honte ! ô misère ! ces malheureux se firent les uns comédiens ambulants, les autres courtisanes, la plupart s'expatrièrent, et il ne resta, pour gardiens du palais, que deux filles qui avaient conservé un juste sentiment de l'honneur et n'avaient pu se marier.

Rien n'est si voisin de l'extrême misère que le luxe extrême, car il donne des habitudes de mollesse incompatibles avec l'activité intellectuelle, la seule qui soutienne les empires.

La ruine générale de Venise, qui date de la découverte du cap de Bonne-Espérance, est peut-être cependant la cause que cette ville existe encore telle qu'elle était au temps de sa splendeur. La dépréciation, bien mieux l'impossibilité de vendre la plupart de ces habitations luxueuses, de les changer, ou d'en construire à la manière nouvelle, a forcé leurs propriétaires de les conserver intactes ; et maintenant, grâce au mouvement des idées, ils ont compris que toucher à ces monuments des arts et de l'histoire, c'était les détruire.

L'une des premières chambres du palais Foscari que je visitai fut celle où Henri III de France avait passé sept mois en revenant de Pologne ; car la République destinait ce palais au logement des souverains et grands personnages qui passaient à Venise ; comme dit la chronique : per cosi rara e nobil veduta. Il reste encore dans cet appartement, situé à droite de l'escalier au second étage, et donnant sur le canal, une cheminée surmontée de statues et de trophées, avec une devise latine rappelant ce séjour du roi.

L'appartement en face, du côté gauche, fut habité par Casimir et Mairie-Casimir de Pologne. On y voit une chambre, dont l'alcôve profonde et richement ornementée est divisée en deux dans sa hauteur, et forme un boudoir à balcon qui s'avance sur la pièce comme sur une rue.

Des rois de Hongrie et de Bohême, des princes de tout pays, et une foule de personnages illustres y reçurent tour à tour une somptueuse hospitalité.

Aujourd'hui, cette royale demeure, ouverte au premier venu, est une espèce de khan, de caravansérai, et des artistes séduits

par cette position féerique y avaient organisé leur atelier ; moi tout le premier, pendant la belle saison, j'avais loué cette chambre de Henri III, moyennant deux francs par mois ; et j'y venais travailler tout le temps où je n'étais pas occupé dehors. Que de tristes pensées évoquées sous ces lambris solitaires !

Mais poursuivons : voici la chambre à coucher, l'alcôve élégante et toute décorée des stucs massifs de Vittoria, où mourut tragiquement le doge Francesco Foscari, celui qui acheta, décora le palais, et fit construire à ses frais, par Bartholomeo, la magnifique porte della Carta au palais ducal. Son histoire est des plus saisissantes dans les annales de Venise ; aussi de nos jours les poëtes, les peintres et les musiciens du pays s'en sont-ils emparés.

Qui n'a entendu quelque motif de l'opéra de Verdi I due Foscari ? Qui n'a vu la gravure du beau tableau du peintre vénitien Gregoletti sur le même sujet ? Rappelons en peu de mots cette triste et célèbre histoire.

Francesco Foscari avait un fils, Jacomo Foscari, jeune homme aussi brave que beau et adoré du peuple. Dans les regata, comme dans les tournois, il était toujours vainqueur ; son rang, sa beauté, sa force et son adresse lui donnèrent droit de choisir parmi les filles patriciennes celle qui réunissait le plus de perfections ; il demanda la main d'une Contarini, et son mariage fut célébré en 1441 avec la pompe digne d'un fils de roi.

La place Saint-Marc fut convertie en arène, et pendant dix jours des fêtes splendides y réunirent plus de quarante mille personnes. La nuit, des milliers de flambeaux de cire blanche illuminaient la place, afin qu'il n'y eût pas d'interruption dans les ré-

jouissances. Le vieux doge Foscari, placé sur une estrade, ayant près de lui la nouvelle épouse et les principales dames vénitiennes, assistait aux exercices et au tournoi. Les jeunes patriciens prirent les armes et les noms des principaux héros des croisades ; Jacomo Foscari combattit sous l'armure de Godefroy de Bouillon, et fut vainqueur du marquis d'Este, accouru de Ferrare pour prendre part à ces luttes. La chronique raconte que le comte Francesco Sforza, depuis duc de Milan, et les grandes dames vénitiennes, y apparurent vêtus de drap d'or, ce qui, à cette époque, était d'un luxe inouï.

Quelques années après ce mariage fêté si magnifiquement, Francesco Foscari étant toujours doge, son fils, Jacomo, fut accusé d'avoir reçu de Philippo Visconti, duc de Milan, des cadeaux et de l'argent, crime prévu par la législation de l'État, et qui non-seulement devait être puni des peines les plus sévères, mais de plus dégradait tout dignitaire qui avait ainsi violé une des lois rigoureuses de la République.

Ce fut le père qui dut présider le tribunal devant lequel comparaissait son fils ; ce fut le père qui ordonna et assista aux tortures de la question qui lui fut appliquée sans miséricorde ; et ce fut lui encore qui, dans la salle du Conseil, assis sous le dais et sur le trône du doge, entouré des terribles Dix, prononça la condamnation au bannissement perpétuel. L'arrêt daté du 20 février 1444 assignait à Jacques Foscari Naples de Romanie pour lieu d'exil. Plus tard, il lui fut permis de venir habiter Trévise, avec l'obligation de se montrer chaque jour au gouverneur de la ville. Mais ce voisinage de Venise fut la cause de sa perte. Un membre du Conseil des Dix ayant été assassiné, ce fut lui qu'on accusa de ce nouveau crime. On avait vu, disait-on, rôder un des

valets de J. Foscari dans la ville, et quoique cet homme arrêté et mis à la torture ne fît aucun aveu, on n'en persista pas moins à le croire coupable de cet assassinat. J. Foscari fut de nouveau soumis à la question la plus douloureuse. Il ne cessa, au milieu des plus vives souffrances, d'attester son innocence ; mais le Conseil inflexible, ne voulant pas se reconnaître coupable en le déclarant innocent, l'accusa de magie, et il fut exilé à Cannée, place forte de l'île de Candie. Dans la tristesse de ce lointain exil, il eut l'imprudence d'écrire au duc de Milan pour le prier de s'intéresser à son sort ; cette lettre, confiée à des mains infidèles, fut ravie par un espion des Dix attaché à ses pas proscrits, et remise au tribunal de Venise.

Aux yeux des chefs jaloux de l'honneur de la République, c'était un nouveau crime que de réclamer la protection d'un prince étranger, et une galère alla chercher cet infortuné accusé pour la troisième fois de trahison. François Foscari était toujours le chef apparent de l'État, et pour la troisième fois il fut obligé d'approuver la sentence et d'assister à la torture. Cette fois, J. Foscari fut soumis à l'estrapade. Ce malheureux père ne put même pas faire observer que la faute de son fils étant avérée et avouée, la torture devenait une cruauté sans but et par conséquent sans excuse. Les juges, implacables interprètes de cette justice de terreur, semblaient heureux de forcer un père à sacrifier ses sentiments à l'intérêt de la patrie.

Une année de prison fut ajoutée à la sentence d'exil ; mais, par considération pour le chef de l'État, il fut accordé au condamné la permission de voir sa famille avant d'être enfermé. Cette entrevue se fit en présence des juges, ou pour mieux dire des bour-

reaux, qui voulurent surveiller jusqu'au dernier instant leurs deux victimes.

La jeune femme de cet infortuné, la dogaresse sa mère, infirme et désolée, furent amenées sur son passage et embrassèrent pour la dernière fois cet époux, ce fils brisé par la torture, qui ne se soutenait sur ses jambes disloquées qu'avec l'aide des bourreaux.

Le vieux doge, surveillé par les inquisiteurs, eut la force de repousser les supplications d'un fils qui le priait à genoux d'adoucir ses maux : « Mon fils, lui dit-il, respectez votre arrêt et obéissez sans murmures à la République. »

Foscari fut embarqué de suite pour Candie. Quelque temps après, on découvrit l'assassin du membre du Conseil des Dix, et l'innocence du jeune Foscari fut reconnue, mais trop tard : l'infortuné venait de mourir en prison.

Quel gouvernement que celui où le chef principal, sous le manteau de la puissance, cachait un esclavage plus complet que celui du dernier citoyen de la ville ; où le père révolté jusqu'au fond de ses entrailles était forcé par un patriotisme sauvage de condamner le fils innocent qu'un pouvoir caché lui ordonnait de trouver coupable ! Les plus fiers Romains ne poussèrent jamais jusque-là le stoïcisme républicain. On vit des pères condamner à la mort leurs fils coupables ; mais les condamner innocents, par respect pour la susceptibilité d'un gouvernement ombrageux, c'est du courage bien voisin de la lâcheté.

Après ces cruels événements, Foscari, déjà vieux et fatigué surtout d'une autorité qui lui imposait des devoirs si cruels, offrit à deux reprises sa démission qui fut refusée.

Il se savait entouré d'ennemis ; déjà, au milieu d'une fête qu'il donnait dans son palais, il avait été frappé par un assassin appartenant à une noble famille dont le nom n'est pas encore éteint aujourd'hui. Bien que le coupable fût regardé comme fou, on le mit à la torture et on le condamna à mort, malgré les supplications du doge qui, blessé légèrement, demandait sa grâce. Il fut obligé, du haut du balcon, d'assister à cette exécution qui se fit sur une grande barque, en face du palais où le crime avait été commis.

Parmi ses ennemis les plus acharnés se trouvait Jacques Lorédan, l'un des Dix du Conseil ; il continuait à nourrir la vendetta, haine aveugle qui existait depuis longtemps entre les deux familles et dont la cause première était oubliée.

Le vieux doge, voulant faire cesser les divisions, avait généreusement offert sa fille à l'un des fils de l'amiral Pierre Lorédan, qui refusa sans ménagement. Foscari, blessé de ce manque de procédés, se montra dès lors dans toutes les affaires de l'État hostile aux Lorédan qui, de leur côté, agirent de même. Par malheur, Foscari dit un jour imprudemment que tant qu'il y aurait des Lorédan, il serait impossible de gouverner, et quelques jours après ce propos l'amiral mourut subitement ; puis il en fut de même de son frère Marco Lorédan, qui était alors chargé, en qualité d'Avogador, d'instruire un procès un accusation de péculat, contre le gendre du doge.

Ces deux morts, si voisines l'une de l'autre, firent soupçonner Foscari, malgré toute une vie exemplaire, d'un double crime contre cette famille puissante et redoutée. Les chroniques disent que Jacques Lorédan, fils de l'amiral, qui s'occupait de commerce comme la plupart des nobles Vénitiens, inscrivit ainsi sur ses

livres la dette de Foscari : « Doit le doge François Foscari, pour la mort de mon père et de mon oncle !… »

Ce Lorédan, pour arriver à sa vengeance, se fit élire membre du Conseil des Dix, et ensuite des Trois. Il intrigua fortement auprès de ses collègues, en leur insinuant que depuis la mort de son fils, le vieux doge était accablé par le chagrin, qu'il détestait le pouvoir du Conseil et qu'on devait le plus tôt possible placer sur une tête plus saine la couronne ducale.

Il réussit, non pas à le dépouiller du titre de doge, qui était un titre à vie, et qu'un jugement infamant pouvait seul ôter, mais à ce que le Conseil l'engageât à donner sa démission.

Le vieux doge, qui vit d'où venait le coup, refusa ; mais Lorédan ne se découragea pas et s'unit à ceux de ses collègues qui étaient ennemis des Foscari : de nouvelles sommations ayant été faites vainement comme la première, le Conseil en séance déclara que le chef de l'État était relevé de son serment, déposé de sa dignité et dans l'obligation de quitter le palais sous huit jours.

Par excès de cruauté, Jacques Lorédan fut chargé immédiatement de déclarer au doge l'arrêt du Conseil ; il brisa sous son pied l'anneau ducal que lui remit le vieillard, qui dépouilla, les uns après les autres, les insignes de sa dignité. Le lendemain, accompagné de sa famille, il quitta ce palais, où il avait régné trente-cinq ans.

Le peuple avait appris sa chute et, par un instinct généreux, sentant qu'il y avait une injustice à réparer, il s'assembla en foule sur la Piazetta pour l'escorter et le porter en triomphe jusqu'à sa gondole. Mais du haut de la galerie du palais, entre ces deux colonnes rouges d'où se proclament encore aujourd'hui les arrêts,

un ordre des Dix prescrivit à la foule de se disperser en silence… sous peine de mort !

Huit jours après, Pascal Malpieri fut élu doge ; c'était le 31 octobre 1457. La grosse cloche du campanile de Saint-Marc se mit en branle pour signaler la nomination du nouveau chef ; François Foscari sortit de sa chambre à ce bruit et s'avança sur le balcon de la grande galerie pour s'assurer que ses oreilles ne le trompaient pas, et là, comme frappé de la foudre, il tomba roide mort ; il avait quatre-vingt-quatre ans.

Lorédan, en apprenant cette mort violente, rouvrit son livre de comptes et écrivit en regard de la dette terrible inscrite un an auparavant, cette quittance : L'ha pagata !… Il l'a payée.

Après avoir parcouru les différents étages, les escaliers secrets pratiqués dans l'épaisseur des murailles, mon guide s'arrêta devant une porte retenue par un bout de corde dans la partie reculée de ce palais désert.

« Entrons, dit-il, je vais vous faire voir les seuls hôtes qui soient restés obstinément fidèles à cette ruine. » Nous trouvâmes un salon, dont les sculptures élégantes sont aujourd'hui noircies par la fumée, d'une pauvre cuisine ; quelques lambeaux de soierie pendent aux panneaux délabrés ; des cadres vides, sculptés dans la muraille et écornés, indiquent la violence faite aux toiles précieuses pour les en détacher. Des pots cassés, une ou deux vieilles casseroles suspendues aux clous qui soutenaient jadis les chefs-d'œuvre de Titien ou de Véronèse, et deux chaises défoncées, tel était l'ameublement de ce taudis doré et désert. Nous pénétrâmes dans la seconde chambre plus triste encore, et dont la misère actuelle tranche plus durement avec le luxe passé ; c'est

de la misère infirme, si on peut s'exprimer ainsi ; c'est-à-dire de la misère avec la vieillesse qui n'a plus même la force de la propreté. Les murs encore tendus de damas d'une couleur inconnue et crevé de place en place, soutiennent un plafond à poutres sculptées et damasquinées d'or et d'argent, dans le pur style arabe. Quelques vieux fauteuils éclopés, une table servant de perchoir à deux ou trois poules maigres, nourries des miettes de pain de ce pauvre ménage, de la paille pour tapis, des tiroirs sans le meuble qui les enferme, composaient ce triste mobilier. J'oubliais au fond de la chambre, sous un trophée magnifiquement sculpté, soutenant le portrait de Frédéric IV, roi de Danemark, un misérable matelas, posé sur deux planches et recouvert d'une courte-pointe en morceaux.

Le cœur se fend à l'aspect, à l'odeur de cette misère ! Au moment où je pénétrais dans ce triste réduit, s'avança vers moi une pauvre vieille femme, vêtue d'une robe noire, qui me fit un noble salut.

C'était la dernière Foscari !

Dans le fond de la chambre j'aperçus sa sœur infirme, septuagénaire comme elle, qui n'avait pu se lever pour me faire honneur.

Les dernières Foscari !

Voilà donc ce qu'il en reste, couché sur ce grabat, à la place même où le roi de Danemark, leur parent, s'est reposé dans un lit somptueux, comme l'indiquent l'inscription et le portrait de ce monarque, qui l'envoya, en souvenir d'amitié, à son hôte Alvise Foscari.

C'est la seule toile dans tout ce palais que les juifs aient respectée ; sans doute parce que le nom inconnu et le talent douteux du peintre danois n'ont pas trouvé d'amateur.

Cette pauvre vieille comtesse Foscari gardait encore un air de grande dame, qui couvrait ses haillons, et tandis qu'elle me parlait de ses douleurs, je me sentais plein de respect et d'émotion. Un gai rayon de soleil, traversant les planches déjetées qui remplacent les fenêtres, dorait par place, comme une ironie, cette triste vieillesse ; c'était comme la mort par un jour de fête.

Depuis, j'y suis retourné quelquefois, chargé par une noble dame étrangère, à qui j'avais fait visiter ce palais, de porter quelque adoucissement à une si profonde misère !

La plus âgée des deux sœurs mourut bientôt.

Trois ans après je passais dans une de ces Calle ou ruelles étroites qui se trouvent derrière le palais Foscari, lorsque je vis un attroupement de gens du peuple qui s'avançait lentement de mon côté. Au milieu, soutenue par cette foule, marchait péniblement une vieille, vieille femme, que l'on appelait respectueusement Ecellenza ; c'était la comtesse Foscari, forcée d'abandonner l'illustre palais de ses ancêtres, que le gouvernement venait d'acheter aux nombreux créanciers qui, depuis longtemps, en étaient possesseurs. Cette vieillesse usée, refroidie par la misère et le chagrin, avait retrouvé des larmes en quittant le lieu de sa naissance, de sa vie entière, et qui aurait dû être aussi celui de sa mort. Elle paraissait navrée et, sans doute, elle se disait avec le poëte : « On meurt toujours trop tard. »

Un peu avant le palais Foscari et plus près de l'église della Salute se trouve le palais da Mula. Sa cour pittoresque et son esca-

lier grandiose nous engagent à en donner la vue, comme un des types de l'intérieur des habitations seigneuriales de Venise.

Cour du palais de Mula. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

Avant de quitter ce grand canal, si magique avec ses deux rangées de palais, et dont la description demanderait un volume tout entier, essayons au moins d'en tracer la vie, le mouvement. C'est au coucher du soleil que le Canalasso est sillonné de promeneurs, étendus tout au long sur les coussins moelleux des gondoles qui se balancent avec tant de grâce sous la pression des rames. L'eau qu'elles agitent, éclairée verticalement par les derniers rayons du jour, se renvoie, comme les facettes d'un miroir, l'or et la pourpre célestes. Ces milliers de petites vagues semblent bondir de joie, et comme autant de bouches, aspirer le fresco, dans cette atmosphère épurée du soir. Fresco est le nom qu'on donne à ces promenades de l'après-dîner sur le grand canal. C'est l'heure du frais, l'heure des œillades et des rendez-vous, c'est l'heure où l'élégant patricien, conduisant lui-même sa gondole, la précipite avec violence et comme pour la briser sur l'escalier de marbre des palais, puis l'arrête court, avec autant de force que d'adresse, au moment d'en toucher les marches. Par ces belles nuits de printemps où Venise est plus éveillée que durant le jour, il faut voir les effets fantastiques de la lune sur ces élégantes façades. Il semble que cette ville ait été construite pour les effets du clair-obscur. Tantôt c'est une rayure lumineuse qui s'enfonce sous les arcades d'un petit canal et le prolonge à l'infini ; tantôt ce sont des jets de flamme qui s'allument à l'angle d'un balcon, sur la dentelure d'un attique ou la vitre d'une fenêtre. Puis, comme un artiste habile, cette lampe du ciel laisse dans l'ombre et sacrifie

tout un côté afin de laisser en pleine clarté les ogives délicates et les colonnes élancées de quelque palais arabe comme la Ca d'oro, le Lorédan ou le Michieli. Parfois, lorsque le vent d'Afrique traverse les portiques à jour et pénètre sous l'atrio désert, on entend comme un cliquetis d'armes dans ces demeures des croisés vénitiens. Ce sont leurs armures qui frémissent au souffle indiscret de la brise africaine. Cette lance, ce casque, ces gantelets, cette épée ne viennent-ils pas de ce doge Domenico Michieli qui de sa main, au siège de Tyr, tua 1 100 Sarrasins ? Les palais Vendramin, Pisani, Tiepolo, Manfrini, avec leur masse imposante apparaissent comme des montagnes au milieu de ces fantastiques esquisses. Jamais, en aucun lieu, la pierre et le marbre n'ont revêtu des formes plus poétiques, grâce à cette fusion harmonieuse de l'Orient et de l'Occident, où l'arabe et le gothique se tordent en ogives étranges, en sveltes colonnades.

Petit canal Bernardo. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

Mais suivons maintenant les petits canaux, enfonçons-nous dans la Venise inconnue. Voici le canal Bernardo, près du Campo San Paulo ; il n'en est pas de plus tortueux, de mieux éclairé à certaines heures du jour. Nous passons ensuite devant la Fenice, le grand théâtre ; puis sous le pont San Paternian, et nous abordons à la calle della Vida ou delle Locande, près de laquelle se trouve la Corte del Maltese, la cour du Maltais. Là on aperçoit, à l'angle d'un palais, la Scala antica, l'escalier antique, comme le nomment les gens du peuple. Cet escalier extérieur du palais Minelli, famille patricienne, est, comme le montre notre dessin, entièrement à jour et d'une remarquable légèreté. C'est un des édifices les plus curieux et les plus pittoresques de Venise. Construit

dans le style du quinzième siècle, on l'attribue à un des Lombardi qui voulut reproduire l'effet de la tour de Pise. Cette tour est engagée par un de ses flancs dans le palais qu'il dessert. Elle est soutenue au centre de la spirale par une colonne de marbre composée de quatre-vingts assises rondes qui ne sont autre chose que les extrémités de chaque marche dont l'autre bout va s'appuyer sur la circonférence extérieure composée d'arcs et de colonnettes. Il y a, par conséquent, autant d'arcades que de marches. Cette tour a sept étages ; le premier est soutenu par six colonnes, les cinq autres par huit, et le dernier par quatorze, ce qui fait soixante colonnes et cent douze marches pour tout l'édifice. Chaque marche haute de quinze centimètres est longue de deux mètres, ce qui donne pour le diamètre intérieur, y compris l'épaisseur de l'axe ou colonne qui soutient la tour, quatre mètres dix centimètres. La hauteur totale est de vingt-deux mètres cinquante centimètres.

La Scala antica. — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

Le palais communique avec l'escalier, à chaque étage, par une galerie dont les arcs surbaissés indiquent le style de la Renaissance. L'aile gauche de ce palais Minelli, jadis semblable à l'aile droite qui reste, a été abattue par le propriétaire actuel ; de la cour il a fait un jardin. Un bignonia à fleurs de pourpre, accroché aux flancs de la scala, ajoute par ses draperies élégantes à la richesse de l'architecture ; à l'intérieur, cet escalier est plus pittoresque encore qu'à l'extérieur.

Mais notre gondole nous emmène à Santo Apollinare et nous voici sous le Ponte Storto.

C'est dans le palais qui ferme le petit canal nommé fondamenta del Carampane, et que recouvrent comme un berceau des guirlandes de roses multiflores, que demeurait, en 1548, le patricien Bartholomeo Capello, marié à Pellegrina Morosini ; le signor Bartholomeo en eut une fille qu'il nomma Bianca. Pellegrina étant morte, il épousa en secondes noces Lucrezia Grimani, sœur de l'illustre Jean Grimani, patriarche d'Aquilée. Ce mariage fit fondre sur la maison Capello les jalousies et les maux qui accompagnent trop souvent une belle mère.

Àcette époque il était d'usage à Venise, dans les familles nobles, de tenir éloignées du monde les jeunes filles, afin qu'on ne pût rien dire contre leur honneur. Elles ne sortaient de la maison qu'aux jours de grande fête, pour aller à l'église. Aucun étranger n'était admis dans l'intérieur de la famille, et lorsqu'il s'agissait de mariage, c'était à peine si, après les conventions bien réglées, on laissait les promis se voir et se parler. À Venise, dans presque toutes les habitudes de la vie, on retrouve les usages orientaux.

Aussi, de même qu'en Orient, les femmes, lorsque l'occasion se présentait d'échapper à la règle, n'y savaient-elles guère résister. Un jour, la jeune Bianca aperçut en face de sa fenêtre un beau jeune homme, de noble prestance et de costume élégant. Au lieu de se retirer, elle osa répondre aux signes qui lui étaient adressés. Ce jeune homme, nommé Pietro Bonaventuri, était venu de Florence chercher fortune à Venise. Un de ses oncles, gérant dans la maison de banque des Salviati, l'avait fait venir en qualité de commis.

Le palais Capello, ainsi placé en face de cette maison de banque des Salviati, renfermait, en outre du père, de la belle-

mère et de la jeune Bianca, alors âgée de quinze ans et demi, un jeune fils plus âgé que sa sœur de quelques années. C'était un beau garçon, à la moustache retroussée, à la parole vive, au cœur ardent et jaloux ; ce qui faisait qu'à chaque instant il tirait l'épée à propos de femme, de jeu ou de vin. Deux fois déjà on l'avait transporté, à demi mort, à la maison paternelle ; mais Juano, c'était son nom, avait comme la plupart des mauvais sujets une solide constitution. Il fut vite rétabli. En voyant la vie d'aventures et de périls que menait son fils, le père Capello avait renoncé à mettre sa fille au couvent, craignant de se trouver seul un jour, sans personne pour lui fermer les yeux.

La jeune Bianca, alors âgée de quinze ans, était blonde, de ce blond puissant dont Titien a révélé la beauté. Ses yeux, dit la légende, étaient d'un brun ardent. Sa taille était souple, mais pleine de force et sans cesse agitée sur sa tige, comme ces beaux lis que balance le vent. Soir et matin, la fenêtre de Pietro s'ouvrait, et, par ses regards et ses gestes, il exprimait sa passion qui fut bientôt partagée. Le soir, la jeune imprudente, s'enveloppant d'un domino, descendait hardiment jusqu'à la porte de la rue ; là, elle traversait le petit pont et allait causer avec Bunaventuri, caché sous l'entrée obscure de la casa Salviati.

Une nuit, pendant une de ces absences de Bianca, un gondolier attardé, trouvant la porte de terre du palais Capello entr'ouverte, la ferma, et, lorsque la jeune fille voulut entrer avant l'aube, il lui fut impossible de l'ouvrir. Voyant alors avec effroi sa réputation perdue, son amour découvert, et tout au moins comme punition le couvent, Bianca revint vers Bonaventuri, et aussitôt ils convinrent de fuir ensemble avant les dernières heures de la nuit, afin de se mettre hors de la poursuite de Bar-

tholomeo Capello. Une gondole prise au traghetto voisin les conduisit jusqu'aux portes du gardien du port ; Bonaventuri s'y fit reconnaître et, prétextant une mission de sa maison de banque, traversa sans encombre la lagune. Arrivés là, les deux fugitifs, au lieu de suivre la route de Rimini, qu'ils avaient indiquée, se dirigèrent par Ferrare et Bologne, et parvinrent à Florence sans être reconnus.

Au palais Capello, personne ne crut d'abord à une fuite ; on supposa que la jeune fille était allée dans un couvent par dépit contre sa belle-mère, et on attendit tout le jour avant de faire aucune recherche. Le lendemain seulement on parcourut la ville, on s'informa dans les couvents, puis on mit en mouvement la police. On apprit alors le départ de Pietro Bonaventuri, et, rapprochant mille faits restés inaperçus jusqu'alors, on eut la certitude de l'amour des deux jeunes gens et de leur départ. Le patriarche d'Aquila, à cette époque tout puissant près du Conseil des Dix, fit déclarer la noblesse insultée par cet enlèvement et demanda que le séducteur fût mis au ban de la République. Jean Bonaventuri, l'oncle de Pietro et gérant des Salviati, fut jeté comme complice dans les cachots de la sérénissime inquisition, où il mourut oublié au bout de quelques mois. Les deux fugitifs, pendant ces recherches, restaient cachés chez le père Bonaventuri, qui les reçut à bras ouverts. Là, ils furent secrètement mariés et chacun d'eux travailla pour vivre, car les parents de Pietro étaient dans un état voisin de l'indigence. La mère se chargeait des soins du ménage, tandis que le père, habile calligraphe, faisait des copies pour les officiels publics. Son fils devint son apprenti. Bianca, de son côté, brodait de merveilleuses tapisseries dans le goût vénitien et en tirait un bon profit. Tout habituée qu'elle était au luxe du palais paternel, elle acceptait courageusement les privations. Ne pou-

vant sortir de chez elle, car la sentence avait été affichée à Florence et les deux jeunes époux étaient activement recherchés, elle n'avait d'autre distraction que de jeter un regard, de temps en temps, dans la rue, en soulevant sa persienne.

Palais de Bianca Capello. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

Un jour que le grand-duc Francesco Medicis passait à cheval en caracolant, car il était à cette époque jeune, beau et habile cavalier, il leva la tête de ce côté et vit, dans le cadre obscur de la fenêtre, les grands yeux de la jeune fille briller comme deux topazes. Elle s'en aperçut, rougit, et dans son effroi laissa tomber un œillet qu'elle tenait à la main. Le prince s'arrête, descend de cheval, ramasse la fleur et la porte à ses lèvres en regardant la fenêtre ; mais déjà la vision charmante avait disparu. Plusieurs jours de suite Francesco passa vainement, la fenêtre restait toujours close. Le cœur attristé, il appela alors son confident, un certain Mondragone, Espagnol intelligent et instruit, que son père avait placé près de lui comme une sorte de mentor. « Avant huit jours, lui dit le prince, il me faut savoir le nom de cette beauté. »

Le dévoué Mondragone, courtisan avant tout, s'empressa de demander conseil à sa femme. Celle-ci, heureuse d'une mission qui pouvait lui valoir les plus hautes faveurs, court prendre immédiatement ses mesures ; bientôt elle sait que la maison est habitée par deux ménages, l'un jeune et l'autre vieux ; qu'une femme âgée sort chaque matin pour aller aux provisions, tandis que les deux hommes vont le soir porter leurs travaux d'écrivains ; qu'enfin la jeune fille ne sort jamais. Il lui faut maintenant trouver moyen de pénétrer dans l'intérieur de cette famille, et voici le plan auquel elle s'arrête. Elle monte dans sa voi-

ture, guette la sortie de la vieille femme et ordonne à son cocher de la suivre en s'arrangeant de façon à la pousser avec ses chevaux à quelque tournant de rue, et de la faire tomber. Ainsi fut-il fait. La pauvre femme, heurtée violemment, roula par terre et poussa les hauts cris ; aussitôt la belle dame s'élance de son carrosse, court auprès de sa victime, la fait relever par ses gens, placer sur les coussins à côté d'elle, et ordonne à son cocher, après l'avoir grondé de sa maladresse, de la conduire à sa demeure ; puis elle fait venir son médecin, s'installe à côté du lit de la malade et déclare qu'elle la soignera elle-même. Pendant ce temps, la Mondragone observe tout et reconnaît bien vite à la conversation de la jeune fille, ainsi qu'à ses manières, qu'elle n'a pas affaire à une bourgeoise. Sous ses humbles vêtements se trahissait la fierté des Capello, et lorsque vint le soir elle partit certaine d'avoir entrevu un secret, dont elle saurait tirer parti.

Chaque jour elle revint à la maison Bonaventuri, et, tout en causant, ne manqua pas de parler de sa position à la cour, d'offrir même ses services. La belle Bianca, dont elle captait la confiance par mille cajoleries, finit par tout lui dire, en la priant de chercher à faire lever l'arrêt du Conseil des Dix qui les menaçait tous les quatre. La Mondragone promit alors une audience du grand-duc, lui faisant comprendre qu'elle obtiendrait bien mieux cette grâce, si elle racontait elle-même ses malheurs. Il fut convenu que le lendemain elle l'emmènerait chez elle, pour essayer la toilettera plus convenable à une patricienne reçue par le souverain. Elle vint en effet et sortit avec Bianca qui ne revint pas. Pietro se jeta dans tous les excès, et une nuit fut assassiné près du Ponte Vecchio, à la suite d'une querelle. Sa vieille mère fut seule à le pleurer.

Après la mort de la grande-duchesse Jeanne d'Autriche, Francesco Médicis épousa secrètement Bianca dans la chapelle du palais. Ce secret, comme on le pense, ne fut pas longtemps gardé, et Bianca occupait ostensiblement, six mois après, la place de Jeanne d'Autriche. Le grand-duc envoya comme ambassadeur à Venise, pour annoncer son mariage, le comte Mario Sforza de Santa Fiora, et les parents de Bianca allèrent au-devant de l'ambassade, afin de lui offrir l'hospitalité au palais Capello. Grimani lui-même, ce patriarche farouche qui avait soulevé la noblesse lors de la fuite de sa nièce, descendit en habit pontifical à la porte du palais pour recevoir le comte Sforza. Le sénat, à cette occasion, créa les deux Capello chevaliers de l'Étole d'or, et le Conseil des Dix voulut que cet événement heureux fût constaté au livre d'or.

Canal Rezonico, à Venise. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

Continuons maintenant nos excursions, et, repassant devant le palais Foscari, nous entrerons dans un canaletto de l'aspect le plus pittoresque, avec ses deux clochers, l'un de l'église del Carmine, l'autre des Frari, et sa vierge à baldaquin qui surmonte le mur d'enceinte du beau palais Rezonico. C'est au bout, près du pont dei Nomboli ou della Dona Onesta, à l'entrée della via di Ça-Cent'anni, paroisse San Thomazo, que se trouve la casa dans laquelle vint au monde, en 1707, le célèbre poëte Goldoni, le restaurateur du théâtre italien. La République de Venise fit la faute grave de le laisser mourir sur la terre étrangère, pensionné et comblé d'honneurs par le roi de France. Jamais, il faut le dire, les Vénitiens ne surent assez apprécier le mérite de leurs écrivains, bien différents en cela des Athéniens, qui couronnaient de roses

Aristophane à sa sortie du théâtre, alors qu'il venait de les frapper de ses plus mordantes satires. L'intérieur de cette cour, avec son escalier et ses pampres verts, est un des jolis types de la maison vénitienne bourgeoise.

Cour de la casa Goldoni. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

Àchaque pas que l'on fait à Venise, on est certain de fouler une dalle historique, de passer devant quelques petits canaux, ruelle, atrio ou cortile, offrant à l'artiste ou à l'archéologue des études pleines d'intérêt. Voyez cette porte si élégamment sculptée, n'est-elle pas l'œuvre d'un artisan de premier ordre ? Et ces marteaux de bronze qui représentent soit Neptune debout sur ses deux chevaux marins, soit Vénus, c'est-à-dire Venise, sur sa conque marine sortant du sein des ondes, n'ont-ils pas été modelés dans l'atelier de Vittoria ou de Sansovino ? Frappez maintenant à cette porte, et vous entrerez dans la cour du palais Van Axel, curieux par son immense et pittoresque escalier, dont la rampe supporte les têtes sculptées des maîtres de la maison. Plus loin, c'est l'habitation du célèbre voyageur Marco Polo ; puis dans la contrada San Canciano, à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui Biri grando, on voit encore une partie de la maison de Tiziano Vecellio que le doge Barbarigo, lorsqu'il le vit vieillir, installa dans son beau palais du grand canal.

Titien préféra toujours Venise au séjour des cours étrangères. Philippe II, Léon X et Paul III firent tous leurs efforts pour l'attirer près d'eux. Ils ne purent jamais l'y décider. Il serait difficile de trouver un site plus poétique que celui où s'élevait la petite habitation du Titien. Elle avait pour perspective toute l'étendue septentrionale des lagunes avec les îles de San Christoforo, de San

Michele, de Murano, de Saint-François du désert, et pour fermer l'horizon, la chaîne bleue des Alpes Juliennes. Le petit escalier de cette gentille demeure fut souvent gravi par un autre homme de génie venant là pour fuir les importuns qui assiégeaient sa maison. Son escalier, disait-il superbement, était usé par les pieds de la foule qui, pour l'entendre et l'admirer, lui rompait la tête. Cet homme était l'Arétin. Plus loin, à Santa Maria del Orto, on passe devant la maison de Jacopo Robusti, dit le Tintoret. Elle est facile à reconnaître au saint enturbanné placé dans une niche, à côté de la porte. D'une nature paisible et bonne, Tintoret trouvait son plus grand plaisir à parler d'art avec ses amis et à faire de la musique. Excellent joueur de luth, de guitare et de divers instruments de son invention, on le voyait accompagner sa fille Mariette qui chantait à merveille. Élève du célèbre ténor napolitain Zacchino, elle touchait agréablement le grave cembalo.

Àces soirées musicales venait aussi le peintre da Ponte, très-habile musicien, et enfin le maestro Giuseppe Zarlino, directeur de la chapelle ducale de Saint-Marc.

La maison d'Alessandro Vittora, le sculpteur de l'escalier d'or et des plus belles salles du palais des Doges, mérite aussi qu'on y jette un regard. Elle est située calle della Pièta, et le buste de cet artiste de goût, mis au-dessus de la porte, indique à l'étranger sa demeure. Grand amateur de fleurs aussi bien que d'estampes, de dessins et de médailles, son cabinet était un véritable musée ouvert aux jeunes gens studieux.

Que d'habitations illustres, de palais remarquables et de galeries précieuses il nous resterait à voir. Citons seulement pour mémoire la maison de Giorgio Barbarelli, autrement dit le Giorgione ; elle s'élève sur le campo San Silvestre. Sa façade était

couverte de peintures à fresques, aujourd'hui effacées et représentant des groupes d'enfants, des musiciens, des poëtes et autres fantaisies. Voici d'un autre côté le palais de Marino Faliero qui fait face au campo Sancti Apostoli, et enfin la vieille maison du Maure, la maison d'Othello, voisine de l'église del Carmine. En parcourant toutes ces ruelles pittoresques, nous passons le ponte del Paradiso, au-dessus duquel se dresse un portique aigu où la vierge Marie, costumée en reine du moyen âge, abrite sous son manteau un moine à genoux. Que de portes curieuses, ornées de blasons magnifiques, de sculptures tantôt grotesques, tantôt du style le plus élevé, que d'arcades élégantes, d'escaliers pittoresques et majestueux, de portiques et de colonnades où l'œil s'égare dans un mystérieux clair-obscur ! À chaque pas le peintre trouve un tableau où la beauté de la couleur s'ajoute à la beauté de la forme pour composer un ensemble à nul autre pareil. Pour bien voir et bien comprendre les merveilles de Venise, il faut la parcourir en tous sens, à pied plus encore qu'en gondole, il faut pénétrer dans ses cours, dans ses maisons. Les étrangers se contentent de voir les musées, et ils quittent la ville sans se douter de ses richesses pittoresques. C'est là le côté peu connu de cette intéressante cité, c'est pourquoi nous en avons parlé plus longuement ; les autres richesses de Venise sont décrites dans tous les livres et guides du voyageur : nous nous abstiendrons d'en fatiguer le lecteur.

Pont del Paradiso. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

Un beau matin du mois d'avril je partis de la Piazzetta en gondole découverte pour aller au couvent des Arméniens. L'île San

Lazzaro, où il est situé, s'aperçoit en face de Venise, à un mille environ.

La lagune ce jour-là, calme et luisante comme un acier poli, fatiguait la vue ; le ciel était triste, ou pour mieux dire mélancolique. Couché sur les moelleux coussins de la barque, j'avançais doucement, sans autre secousse que la rêveuse oscillation que donne chaque élan du rameur. J'admirais le silence profond de la nature aux heures où elle se repose. Seuls, quelques chants lointains et doux du pêcheur des lagunes, apportés par la brise, dérangeaient cette somnolence de la mer et du ciel ; et sans la brise légère du matin, le vent des jacinthes, comme disent les poëtes arméniens, il eût été difficile de ne pas céder à l'engourdissement produit par une atmosphère tout imprégnée d'électricité.

Ainsi plongé dans la rêverie, j'oubliais le temps qui passe, lorsque les murs rouges de Saint-Lazare m'apparurent sortant des eaux qui les baignent. De loin, sur la lagune, l'enceinte du couvent avec ses immenses berceaux de vigne, ses bâtiments vermeils dont le soleil double l'éclat, et son campanile, construit dans le style oriental des minarets, apparaît comme un refuge, comme l'oasis dans le désert. En ce moment la gondole tournait l'angle de l'île des Fous après avoir laissé sur sa droite l'isola San Giorgio Maggiore. Au pied des murs, au-dessous d'une des fenêtres grillées derrière lesquelles s'agitent les malheureux hôtes de cet hôpital, une voix m'appela pour me demander du pain et la liberté. Être libre, c'est encore le vœu suprême des pauvres âmes qui ont perdu le pouvoir de se conduire !

Cet hôpital de San Cervolo est admirablement situé pour une maison d'aliénés. Il semble que les infortunés qu'on y soigne doivent ici garder une lueur dans la nuit de leur intelligence. De

l'air, du soleil, de l'espace, la brise pure de la mer, Venise en face, le soleil d'Italie et la vue jusqu'à la fin du regard ! — Allons, Marco, mon brave gondolier, fais plier ta rame sous les poignets nerveux ; fuyons, fuyons vite les tristes pensées qui naissent en face de cet asile des misères humaines.

Au moment où l'éperon de la gondole touche l'escalier de marbre que baignent les eaux transparentes du golfe, la porte du monastère s'ouvre comme par enchantement, et le visiteur s'avance sous l'atrio tout garni de fleurs et d'arbustes. Bientôt arrive un Père qui le complimente et lui fait les honneurs de la communauté avec une grâce, une distinction qui frappent tout d'abord et préviennent en faveur de sa race.

La première mention que fasse l'histoire de l'isola San Lazaro ne remonte guère qu'au douzième siècle. Les chroniques nous apprennent qu'Hubert, abbé de Saint-Hiiarion, abandonna ce terrain au signor Leone Paolini, homme d'une grande vertu. En 1182, la République de Venise l'acheta de Paolini et fit de cet îlot désert jusqu'alors l'asile des lépreux arrivant d'Orient. De là lui est venu le nom de Saint-Lazare, patron des lépreux, auquel tous les établissements sanitaires ont emprunté leur dénomination de lazaret. Plus tard, la lèpre ayant disparu d'Afrique et d'Asie, l'île fut abandonnée et n'offrit plus aux regards que les ruines de l'ancienne chapelle et quelques bouquets d'arbres à l'ombre desquels s'abritait la cabane des pêcheurs.

Cinq siècles après, arrivèrent à Venise, au mois de mai 1715, douze moines arméniens qui s'étaient enfuis de Morée en apprenant l'invasion du pays par une armée turque. Leur chef portait le nom de Mekhitar (Consolateur). Né à Sébaste en Arménie, et doué d'une intelligence précoce, il avait reçu à l'âge de quinze

ans, de l'évêque Ananias, l'habit religieux et le diaconat. Ordonné prêtre à vingt ans, et bientôt après décoré du titre de vertabied, docteur ecclésiastique, il parcourut l'Asie, prêchant avec zèle et succès, enseignant la théologie et s'efforçant de réunir dans la grande communauté de l'Église romaine les différentes sectes que l'ignorance des vrais principes et quelques subtilités de mots avaient fait surgir parmi les populations arméniennes. Fatigué de voyages, il se retira à Constantinople avec trois de ses disciples, méditant les projets d'association qu'il avait formés. Persécuté par le patriarche de la métropole, il fut obligé, pour lui échapper, de demander asile et protection à l'ambassadeur de France. Dans ce séjour orageux de Stamboul, voyant qu'il ne pouvait plus compter sur le repos si nécessaire aux travaux de la société naissante, il se décida à partir avec quelques élèves pour la Morée, pays chrétien soumis encore aux lois vénitiennes. Il choisit pour résidence la ville de Modan. Les autorités, tout en considérant ces hommes comme sujets du sultan, les secoururent avec une générosité digne de la grandeur de Venise.

Le premier soin de Mekhitar fut de soumettre sa communauté à une règle fixe, puis de construire un couvent et une église. Le pape Clément XI avait consacré l'existence du nouvel ordre sous la règle de Saint-Benoît, et reconnu comme abbé le savant Mekhitar.

Après tant d'efforts, de craintes et de fatigues, l'avenir apparaissait heureux et calme ; en effet, pendant douze années, l'état le plus prospère avait permis à la communauté de s'accroître en nombre, en science et en richesse, lorsque de nouveau ces moines furent obligés de fuir précipitamment devant l'invasion turque. Privés de leur couvent qui avait été incendié et pillé, sans abri,

sans ressources, ils furent, avec l'aide généreuse de l'amiral Mocenigo et du gouverneur de la Morée, Angelo Emo, transportés à Venise sur un navire de l'État.

La République fit à ces moines un accueil hospitalier, et, le 8 septembre 1717, Mekhitar obtint du Sénat la cession à perpétuité de l'île Saint-Lazare, les lois ne permettant l'établissement d'une congrégation nouvelle, qu'en dehors de l'enceinte de la ville. Les pauvres Arméniens s'empressèrent alors d'occuper les ruines de cette île et de faire à la hâte, aux constructions à demi renversées qui s'y trouvaient encore, les réparations les plus urgentes. Soutenu par le pape, Mekhitar compléta les règles de la communauté et se mit en mesure d'atteindre le but moral et politique qu'il se proposait. Ce but, c'est la régénération du peuple arménien. Pour y parvenir, l'association de Saint-Lazare a compris qu'il fallait obéir patiemment au temps et que la précipitation ne produisait que désordre et ruine. Aussi les Pères arméniens ont-ils fait de leur établissement une maison d'éducation et une imprimerie, dirigeant ainsi, à sa source, cette merveilleuse force intellectuelle qui change plus vite aujourd'hui la face des empires que jadis les hordes guerrières. Ils font venir d'Orient de jeunes compatriotes qu'ils initient à leur science, qu'ils associent à leur patriotisme et qu'ils envoient ensuite de tous côtés pour être les instruments d'une féconde et méritoire propagande. En même temps sortent de leurs presses pour être répandus en Arménie des ouvrages classiques, des journaux, des revues, écrits non-seulement en arménien et en italien, mais encore en français, en turc, en arabe, en hébreu, en syriaque et en persan.

Le monastère ne fut terminé qu'en 1740, sous Mekhitar de Sébaste, le premier abbé, ainsi que l'indique une inscription armé-

nienne et latine placée à l'entrée de la chapelle. En 1749, le vertueux chef de cette communauté consacrée à la Vierge expira à l'âge de soixante quatorze ans. Son corps fut alors déposé au pied du grand autel. À partir de ce moment, les moines ont pris le nom de Mekhitaristes, en souvenir du Père qui avait donné la vie à cette communauté.

À Mekhitar succéda comme abbé Étienne Melchior de Constantinople ; puis, après la mort de ce dernier, en 1800, le docteur Acontius Kover, Arménien, né en Transylvanie, de famille noble. Le pape le fit archevêque. Acontius était à la tête du couvent lorsque Bonaparte, maître de l'Italie, s'empara de Venise. Alors nos soldats vainqueurs détruisaient partout les couvents, et ce fut en faisant valoir avec énergie la différence qui existait. entre eux et les autres communautés, que l'abbé parvint à sauver la congrégation de Mekhitar. Digne héritier du fondateur, il gouverna avec une grande sagesse, améliora les institutions et créa une académie arménienne dans la communauté. En 1824, le docteur Sukias de Somal lui succéda comme archevêque et comme abbé. Âgé déjà de quarante-sept ans lorsqu'il prit la direction du couvent, il mourut en 1846.

Les Pères mekhitaristes de Saint-Lazare, au nombre de soixante environ, sont sous la direction d'un évêque in partibus, leur abbé général, nommé par eux et confirmé par le pape. Le titulaire actuel de ces hautes fonctions est M George Hurniuz, prélat jeune encore et d'un grand mérite. Il a pour aides sept assistants, un secrétaire et un vicaire.

L'occupation des Pères se partage entre les soins de l'éducation, les travaux scientifiques, ceux de l'imprimerie et les affaires du couvent. Les produits de leurs presses forment un des princi-

paux revenus de la communauté et servent à couvrir les dépenses intérieures ainsi que les frais d'éducation des vingt-cinq ou trente élèves qui y sont admis comme novices ou séminaristes.

En pénétrant dans cette demeure paisible et solitaire, on traverse un préau orné d'arcades, ou croissent les plus belles fleurs. De larges escaliers aboutissent à des corridors dont la propreté, la blancheur, les nombreuses fenêtres ouvertes sur le paysage éblouissant donnent l'envie d'échanger la vie errante et la destinée de voyageur contre le repos de cette retraite, à l'abri des orages, dont on peut voir et entendre les éclats, sans rien perdre de la sérénité, qui est le bonheur de l'âme.

La bibliothèque, que nous visitâmes d'abord, se divise en deux parties : la salle occidentale, la plus grande, est presque un musée. À côté des armoires ou sont les livres de science et de littérature, quelques-uns très-rares et très-précieux, comme des Elzévir, des Aldini et autres, on voit un papyrus birman en caractères pali d'une conservation parfaite, un débris de pierre du mont Sinaï, où sont gravés des caractères samaritains, puis une momie d'Égypte donnée par l'Arménien Bogohos-bey, que j'ai connu, au Caire, premier ministre de Méhémet-Ali-pacha. D'après les cartouches peints sur le cercueil, cette momie paraît être celle d'un haut personnage. Un réseau à mailles de perles de couleur l'enveloppe tout entière. En voyant ici ce travail antique, on fait tout de suite une comparaison qui est un véritable enseignement archéologique. Ces perles, qui ont trois mille ans peut-être, semblent sortir de la fabrique de Murano, toute voisine de Venise ; et dans la ville même on tresse, avec ces petits grains de verre, des filets et des écharpes exactement pareils de forme et de couleur. Venise, en se chargeant de transporter en Europe les marchandises

de l'Asie, alla surprendre dans leur foyer les secrets industriels de la civilisation orientale, et c'est elle aujourd'hui qui fournit ces objets aux pays qui les inventèrent.

On trouve rassemblés dans la bibliothèque quinze cents manuscrits arméniens, la plupart inédits. Quelques-uns sont d'un grand prix. Nous citerons entre autres :

L'Évangile ayant appartenu à une reine d'Arménie nommée Melkè ; il a environ mille ans de date ;

L'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand, manuscrit arménien du treizième siècle, orné de curieuses peintures ;

Les quatre Évangiles, in-folio infiniment précieux par ses miniatures et son ancienneté, puisqu'il date du septième siècle ;

La chronique d'Eusèbe, Philon et d'autres encore que nous ne saurions énumérer ici.

N'oublions pas cependant la belle Bible arménienne in-quarto écrite et peinte du onzième au douzième siècle, pour l'usage d'un roi d'Arménie. Rien ne peut donner l'idée de l'harmonie parfaite des couleurs et de l'incomparable science de touche de ces miniatures, qui montrent à quelle élévation l'art calligraphique oriental est parvenu. C'est l'ornementation traitée comme aucun artiste européen n'a jamais su le faire, lors même que les plus habiles peintres s'en sont mêlés. Dans les dessins de cette Bible, on trouve le type assyrien parfaitement indiqué, et rien n'est plus original que cette écriture arménienne composée de tigres, de renards, de chiens, de chats, d'oiseaux et de poissons, ainsi qu'on le voit dans les lignes majuscules qui commencent les chapitres. C'est ce même système de calligraphie koufique dont les manus-

crits, les vases gravés et les sculptures de la première époque arabe nous offrent si souvent le modèle. Là, non-seulement les animaux, mais encore des personnages qui parfois même composent un tableau, affectent la forme de lettres d'une façon si détournée qu'on ne songeait guère, il y a peu de temps encore, à chercher sous ce masque des caractères arabes. Au moyen âge aussi nous avons imité ce mode d'écriture ornementée. Cette belle Bible arménienne de Saint-Lazare fut rachetée à Constantinople, en 1784, pour trois cent cinquante piastres (quatre-vingts francs environ), et envoyée au couvent, qui la conserve précieusement. J'en ai copié et publié les pages les plus saillantes.

En sortant de la bibliothèque, nous entrâmes dans les salles des classes. Il est intéressant d'y observer, aux différents âges de la vie, toutes ces physionomies orientales aussi intelligentes que belles. Les classes sont au nombre de trois et situées dans une aile séparée. Dans la première, les enfants, depuis leur arrivée jusqu'à l'âge de dix-sept ans, apprennent les principes élémentaires. La deuxième classe, où commence le noviciat, n'admet que les jeunes gens qui sortent de la première division, c'est-à-dire ceux qui ont fait preuve de capacité. Là, revêtus de la robe de l'ordre, en qualité de novices, ils poursuivent encore deux années leurs études ; le latin, l'italien, le français, la rhétorique et les sciences exactes leur sont enseignés. La troisième classe se compose de ceux des novices qui, après bien des examens et des épreuves, sont reconnus aptes à devenir prêtres. Ils passent encore six années à continuer leur éducation, apprenant le grec, les langues d'Orient, la philosophie et la théologie. Alors ils sont ordonnés prêtres et prennent le titre de Père. À partir de ce moment, chacun d'eux, toujours dans un but commun, développe à sa guise ses facultés spéciales, ce qui ne l'empêche pas de remplir

une des fonctions que lui désigne le chef de la communauté. Le dernier degré ecclésiastique est celui de vartabied, docteur. Ce grade est conféré en grande pompe, après des examens longs et difficiles.

Au rez-de-chaussée, nous trouvons l'imprimerie, vaste établissement toujours en activité ; c'est de là que partent, pour les verser dans toutes les contrées de l'Asie, de l'Inde et de l'Afrique, les traductions des livres les plus célèbres, grecs, latins, italiens, allemands, français, anglais et orientaux, toutes les œuvres saines et morales qui instruisent et perfectionnent l'esprit au lieu de le corrompre. La liste de ces travaux si importants serait impossible, tant elle est longue ; mentionnons seulement le curieux volume contenant une prière transcrite en vingt-quatre langues, merveille bibliographique que les étrangers achètent en souvenir de leur visite au couvent.

En traversant le Cortile, on arrive à la chapelle, qui est fort simple. Aux deux côtés de la porte, se trouve une inscription arménienne et latine, rappelant la visite qu'y fit en 1800 le pape Pie VII.

Il est fort intéressant, pour celui qui ne connaît pas l'Orient, d'assister ici à une cérémonie religieuse. Le jour de l'Assomption de la Vierge, par exemple, est une des fêtes où l'on juge le mieux dans son ensemble la pompe arménienne, car c'est particulièrement au service de la mère de Dieu que les Mekhitaristes sont consacrés, ainsi que l'indique leur devise : Fils adoptif de la Vierge, docteur de la Pénitence. Ce jour-là, l'archevêque, les diacres et les lévites sont revêtus de leurs costumes les plus beaux et célèbrent l'office divin, avec chants, parfums et processions. Les ornements d'étoffes précieuses, aux nuances les plus

tendres, sont couverts de magnifiques broderies en perles fines, pierreries, or, argent et soie de couleur, représentant, en relief, des fleurs et des fruits d'un travail exquis et comme les femmes arméniennes sont seules capables d'en exécuter ; industrie antique et dont nous retrouvons la trace jusque dans Homère.

Les Mekhitaristes ont conservé, autant qu'il leur a été possible, le rite arménien et le célèbrent dans leur langue. Quoique le fond de la messe réponde à la messe latine, l'ordre des prières n'en est pas le même. Pendant l'office, les blanches vapeurs du benjoin séparent réellement le chœur et le grand prêtre du reste de l'église, qui est en contre-bas, et font apparaître comme sur un nuage le célébrant revêtu de la chape et de la tiare antiques. À certains moments du sacrifice, un rideau ferme le sanctuaire, pour cacher aux yeux les mystères sacrés. Des enfants chantent la messe sur un rhythme plein de caractère et d'originalité. Un jeune ténor exécute, sur une syllabe, une suite de traits en vocalise, nuancés par des quarts de ton que nos oreilles occidentales ne peuvent guère saisir et qui, à vrai dire, sont plus intentionnels que réels. Les autres choristes murmurent à la basse, tandis que le ténor continue son trait dans les régions de soprano suraigu. Ces chants, nasillards au premier abord, changent bientôt de caractère, dès que l'oreille s'y habitue. Alors cette musique mélancolique finit par plaire et reporte la pensée vers l'Orient, ce pays où la poésie n'est pas une fiction comme dans nos climats attristés. Les chants des derviches tourneurs à Constantinople ou des imam au Caire ont à peu près le même sentiment mélodique et sont en tout cas fort religieux.

Chaque jour les habitants de Saint-Lazare vont trois fois à l'église pour y faire la prière : le matin à cinq heures, puis à midi,

et enfin à trois heures. Les musulmans ont choisi les mêmes heures pour se rendre à la mosquée.

À Venise la petite église Santa Croce degli Armeni, construite par Sansovino aux frais des Arméniens, est desservie par les Pères mekhitaristes. Suivant l'usage des ordres religieux constitués, celui-ci entretient à Rome, près le saint-siége, un procureur général et son secrétaire.

N'oublions pas, avant de quitter ces lieux, de visiter aussi le jardin tout garni d'épais berceaux de vigne qui recouvrent cette île féconde d'un dais pourpré de raisins. Il y a là un coin ombragé par de beaux oliviers où l'on jouit d'une admirable vue. L'horizon, fermé par la chaîne des Alpes couverte de neige, s'arrondit en vaste bassin d'azur où flottent quelques îles ; c'est Saint-Pierre du Château, Santa Helena, puis, plus à gauche, le jardin public, et, en avant, Venise avec ses clochers, ses dômes et ses palais roses.

Tout en me promenant, je vis passer sous les vignes un Père à barbe blanche qui jouait d'une flûte sauvage de la façon la plus originale et d'un air si occupé que je demandai au Padre Gregorio qui me faisait les honneurs du couvent, quel était cet artiste singulier.

« C'est le Père Aristaze, me répondit-il ; il est né comme moi à Constantinople ; sa tête s'est exaltée par le travail et la solitude, mais à part cela, sa santé est excellente. Dans sa jeunesse il s'occupait d'histoire et de traductions ; maintenant il ne pense qu'à la poésie sous toutes ses formes : peinture, musique et littérature. Il fabrique lui-même ses flûtes, avec des branches d'arbre, puis il va dans le jardin et reste là des journées entières à écouter les oi-

seaux et à les imiter. Il est peintre comme il est musicien, et remarquablement doué du sentiment de la forme et de la couleur… Venez, poursuivit-il, je vous montrerai ses travaux. »

Nous allâmes lui demander permission, et, malgré sa répugnance à faire voir ses œuvres, lorsqu'il sut que je m'occupais de peinture, il donna la clef de sa cellule, et nous y montâmes. Là, je vis un tas de papiers de toute espèce pliés et jetés sans soin les uns sur les autres. C'étaient des fleurs, des fruits et des oiseaux peints à l'aquarelle, d'après nature, avec une vérité merveilleuse, mais sur les papiers les plus sales et les plus mauvais, avec des couleurs ternes et communes.

« Permettez-moi, dis-je au P. Grégoire, de lui offrir du papier et des couleurs.

— Il n'en veut pas, me répondit-il, et lorsque je lui apporte du bon papier, il le rejette en disant : Pourquoi gâter ce qui est déjà beau par soi-même ? » C'est avec les fruits et les fleurs dont il extrait le jus qu'il compose ses couleurs.

Parmi ces dessins, je remarquai surtout un verre contenant une grappe de raisin noir qui était un véritable chef-d'œuvre. J'entendis aussi quelques-unes de ses poésies qui, bien qu'elles perdissent à la traduction instantanée qui m'en était faite, respiraient la même naïveté que sa peinture et sa musique, copiée d'après la nature dont, en véritable artiste, il est un continuel observateur.

Le couvent de San Lazzaro n'est pas la seule maison d'éducation dirigée par les Mekhitaristes. Ils ont encore cinq colléges arméniens : un à Constantinople qui sert d'école préparatoire aux enfants qu'on envoie à l'âge de onze ans en France et en Italie, un

à Trébizonde, un autre en Crimée, un à Vienne, un à Venise et enfin un à Paris.

Adalbert de Beaumont.

(La fin à la prochaine livraison.)

03

PAR M. ADALBERT DE BEAUMONT.

185... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

ISOLA SAN LAZZARO DEI ARMENI (SUITE).

Vers la fin du dix-huitième siècle, Babik, un des pères de Saint-Lazare, à la suite d'une discussion avec le supérieur du couvent, se retira à Trieste avec quelques-uns de ses collègues pour y fonder une nouvelle maison d'éducation. Mais bientôt la conquête de l'Italie par les Français força ces religieux de se réfugier à Vienne. L'empereur François leur céda l'ancien couvent des Capucins où ils s'établirent et leur maison prit en peu de temps une grande extension. Le P. Babik en devint le chef, fonda une imprimerie qui sert, comme celle de Saint-Lazare, au but général de l'association et pourvoit aux dépenses du couvent. De même qu'à Venise, les Mekhitaristes de Vienne s'occupent de travaux littéraires sur l'Arménie et publient, dans leur langue, un journal intitulé Europa.

Il y a quelques années, deux riches Arméniens de Londres et de Madras laissèrent des sommes considérables aux pères de

Saint-Lazare avec injonction de les faire servir à l'éducation de leurs coreligionnaires. Ce fut alors que l'on créa deux colléges. L'un, placé à Venise, dans le palais Zénobio, porte le nom du donataire Raphaël. Trente élèves environ y reçoivent une éducation complète. L'autre était situé à Padoue ; mais des difficultés élevées par le gouvernement autrichien, à l'instigation de M. Moorat, fils du donataire, ont décidé les pères à transporter à Paris cette maison d'éducation. Comptant sur les ordonnances promulguées en leur faveur, ils ont acheté, rue de Monsieur, au faubourg Saint-Germain, un vaste et bel hôtel, construit jadis pour la duchesse de Bourbon.

Isola San Cervolo et Isola San Lazzaro. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

La maison mère est toujours celle de l'île Saint-Lazare. C'est de là que part l'étincelle qui doit ranimer cet ancien foyer de la civilisation, et nous qui avons visité un coin de l'Arménie et surtout qui avons vu dans tout l'Orient cette race encore si pure et si active, nous pensons que, le cas échéant, elle serait aussi capable que la nation grecque de remplacer la puissance ottomane. Cette race est fine, belle, intelligente, patiente aussi et ambitieuse au suprême degré, mais de cette ambition qui s'applique à la patrie et qui, au ressouvenir de sa grandeur passée, croit voir déjà sa grandeur future. À Constantinople, les établissements de la banque et les différentes branches des administrations publiques s'appuient sur la science et l'intelligence arméniennes. Les Turcs, comme notre haute noblesse d'autrefois, se trouvent trop grands seigneurs pour s'occuper d'affaires. Ils veulent vivre sans trouble, et ce sont les Arméniens qu'ils chargent de la conduite de leur fortune et de leurs intérêts privés. Les Grecs sont pour cela trop

légers ou trop fins. Les juifs, frappés par un préjugé universel, sont trop méprisés.

Le but principal des moines mekhitaristes est, comme on le voit, de montrer à leurs frères d'Orient la route à suivre pour devenir capables un jour de défendre et de soutenir leur nationalité. Le concours de la France doit d'autant plus leur être assuré que, dans les élans d'un patriotisme éclairé, ces religieux combattent avec énergie un entraînement trop général en Orient, celui de recourir à la protection de la Russie, sans réfléchir que c'est changer de maître et non conquérir l'indépendance. À ce titre seul, toutes nos sympathies doivent leur être acquises.

Le Lido.

Ici nous touchons au Lido, île trop chantée par les poëtes modernes. Cette langue de terre où végètent quel quels arbres a pour seul mérite d'être la digue naturelle de l'archipel vénitien.

C'est au Lido, sur ces grèves arides, que, pendant de longs siècles, les Vénitiens venaient s'exercer à l'arc, à l'arbalète, puis au tir des armes à feu. Maintenant on n'y trouve de foule et de réunions qu'au mois de septembre. À cette époque de l'année, il est de mode, tous les lundis, d'y tenir une sorte de bacchanale.

Lord Byron avait fait de cette plage déserte son hippodrome : il avait là ses écuries ; c'est dans des courses éperdues, au bord de la mer, que Beppo, ce conte vénitien, a pris naissance, ainsi que l'ode à Venise.

Pour voir la mer dans sa beauté, c'est en ce lieu qu'il faut venir, à l'heure où le soleil va disparaître dans les flots qui semblent bouillonner sous son contact ardent. Dans les brûlantes nuits du

mois de juillet, nous venions y chercher la fraîcheur des vagues, en nageant jusqu'à la haute mer. Rien n'est beau comme Venise vue de cette île, la nuit, avec ses profils fantastiques et ses effets infinis. Ainsi détachée en noir sur le ciel lumineux, et toute scintillante des lumières de ses palais et de ses gondoles, elle ressemble à ces entassements babyloniens que nous montrent les gravures de Martens, et que bâtissent, pour l'œil abusé par les pénombres mystérieuses de la lune, les fées et les génies des grottes, des cavernes, et des lacs, architectes familiers des profondeurs terrestres et sous-marines.

Saint-Pierre du Château et Sainte-Hélène, vue prise du convent des Arméniens. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

Du Lido, nous ramons vers l'île Saint-Michel, jadis la demeure de quelques hommes célèbres, aujourd'hui devenue l'asile de cadavres illustres. C'est le Campo Santo, le champ des morts de Venise. Rien ne peint mieux le caractère des Vénitiens que leurs cérémonies funèbres. Tout ce qui peut attrister le regard est sévèrement banni. On ne met pas, comme chez nous, un orgueil ridicule à étaler un luxe pompeux qui nous semble de mauvais goût en pareille circonstance. Une simplicité égale pour tous précède à ces tristes et derniers apprêts. Pas de tentures ni de chars superbes, pas de musique ni de lumières. C'est la nuit, accompagné d'un prêtre, dans une barque mystérieuse, qu'on emporte le cercueil pour le mener droit à l'église de l'île Saint-Michel, puis à la tombe voisine ouverte pour le recevoir.

En 1466, des moines camaldules construisirent en ce lieu une église et un cloître remarquables, qui servent aujourd'hui de retraite à des capucins. La mort est encore ici sans faste, et toutes ces dalles, qui recouvrent plus d'un nom célèbre, ne se dis-

tinguent guère que par leurs inscriptions. Il est un de ces noms surtout que je voulais découvrir, celui de l'infortuné Léopold Robert, dont la mort déplorable a laissé sur sa gloire une touchante auréole.

Dans des notes de voyage qui m'ont été confiées après la mort d'un autre jeune peintre enlevé de même avant l'âge de la renommée, voici une page que je trouve datée de l'île Saint-Michel, 10 mars 1840. « Parmi toutes ces tombes sans nom et perdues sous les sables, j'ai cherché la tienne, ô Léopold ! Elle se montre toute blanche et toute neuve encore ! C'est donc là que tu reposes, ô poëte ! C'est ainsi que tu es tombé après avoir écrit ton plus beau chant ! Avais-tu prononcé ton dernier mot, et ta mission sur terre était-elle remplie ? Sans doute ton âme, éprise du beau, était avide d'admirer les cieux ; sans doute, en mourant, tu ne craignais plus de perdre la joie de t'entendre applaudir. En voyant ces deux chefs-d'œuvre tes derniers travaux, quelle est l'âme qui n'est pas frappée de la profonde tristesse qui remplissait la tienne ? Et lorsque huit jours avant le dernier jour, après avoir dansé joyeusement, contre tes habitudes et comme pour montrer que tu quittais sans regret la terre, tu vins demander à la personne qui tenait le piano de te jouer le Requiem de Mozart, tu savais bien, n'est-ce pas, que tu allais mourir ? et cette belle musique, en tombant sur ton cœur, l'a rafraîchi, comme fait la pluie sur une terre ardente et desséchée. Adieu, ô peintre, ô poëte ! Adieu ! ! Je fuis ce lieu de repos, car je sens que mon âme est prête à s'endormir ici. Oh ! si j'avais ton génie, peut-être aurais-je aussi ton courage ! Adieu ! ! J'ai trouvé sur ta tombe une violette, une violette fleurie bien avant les autres ! Symbole de deuil et de modestie, son parfum seul la fait découvrir ! Atome exhalé sans doute de l'âme triste et modeste, pleine de force et de génie, dont

ces fleurs recouvrent la dépouille, fais qu'en te respirant j'acquiers assez de gloire pour mourir calme et satisfait ! »

C'est dans une des vastes salles du palais Pisani, à San Stéfano, que Léopold Robert travaillait avec son frère Aurèle. C'est là aussi que cet infortuné mit à exécution son funeste projet. Un amour sans espoir, qui n'était et ne pouvait être partagé, une appréciation exagérée de sa laideur, lui, doué d'un si grand sentiment du beau, et aussi une difficulté réelle à traduire par des mains lourdes et maladroites la puissance de ses conceptions, l'avaient dégoûté peu à peu de la vie. Quelques fragments d'une lettre de son frère racontent ce drame d'une façon saisissante.

« … La dernière lettre qu'il reçut de Florence venait de la personne de famille illustre à laquelle le pauvre artiste portait un fatal et respectueux amour. Il se tua douze jours après. Cette lettre lui annonçait le projet qu'on avait d'aller à Rome, et le félicitait de la réussite de son tableau des Pêcheurs, dont on lui demandait une description. Cette lettre fut brûlée, comme les autres l'avaient été, avec un calme qui annonçait une détermination fixe. Il n'aimait plus à me parler de sa passion, cependant je ne pus m'empêcher alors de lui dire que c'était à elle que j'attribuais l'état de découragement auquel il était réduit.

« Tu te trompes, me répondit-il, j'en suis guéri… Je n'y pense plus.

« — Si ce n'est pas de ta passion que tu souffres, c'est de la suite, lui dis-je. C'est le moment d'essayer de te distraire. Allons en Suisse ou à Paris ; là tu trouveras occasion de te marier.

« — Il est trop tard, répondit-il ; j'aurais dû le faire plus tôt… »

« La veille de sa mort, nous étions réunis le soir, comme de coutume, dans le salon de nos Padroni di Casa ; il était plus triste encore qu'à l'ordinaire, et ne prit aucune part à la conversation générale. J'affectai de paraître gai, mais par moments je sentais mes forces m'abandonner. Ses yeux étaient fixés sur les miens, et il me demandait ce que j'éprouvais. Nous partîmes enfin, et dans ce moment il me recommanda d'entrer dans sa chambre lorsque j'irais à la mienne ; ce n'était pas mon habitude, parce que Léopold se couchait ordinairement de bonne heure.

« Je dormis mal. Le lendemain, il entra dans ma chambre en me demandant ce que je lui conseillais de faire, et s'il devait partir. Je me bornai à lui dire que je m'en référais à lui.

« Eh bien ! je pars ! » dit-il.

« Quelques instants plus tard, j'appris qu'il était sorti pour aller à l'atelier. Comme d'ordinaire nous y allions et en revenions ensemble, son départ me surprit, et sans savoir pourquoi, j'y courus plus vite que de coutume. En chemin, je m'aperçus que j'avais la clef de l'atelier dans ma poche. « Il n'aura pu entrer, me dis-je, où sera-t-il ? » En ce moment, il arriva qu'au détour d'une rue un malheureux chien vint se jeter dans mes jambes en aboyant et, de cet instant, un pressentiment funeste s'empara de moi. Tout troublé, j'arrive au palais Pisani, je demande à notre vieille servante si mon frère y est ?

« — Oui.

« — Par où est-il entré ?

« — Il a donné le tour. »

« Je donne le tour, je trouve la porte fermée. Un trait de lumière m'a frappé… tout mon sang se met en mouvement ; je fais une courte prière pour demander à Dieu du secours, et je revole à la première porte que j'essaye encore d'ouvrir avec ma clef. Je frappe, j'appelle… rien !

« Je m'élance comme un furieux sur la porte, que je brise avec effort ; je traverse un petit vestibule… j'enfonce la seconde porte comme la première… Grand Dieu ! quel coup de foudre ! mon pauvre Léopold étendu la face contre terre, au milieu d'un lac de sang !

Le petit palais Ferro. — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

« Pétrifié à cette vue, je tombe bientôt à genoux pour recevoir deux soupirs qui s'exhalaient de cette pauvre dépouille mortelle ; notre vieille bonne pousse des cris et des gémissements… je la supplie d'aller chercher des secours, et je reste seul. Je jette alors les yeux avec effroi sur ses mains pour chercher l'instrument cruel qui m'a ravi ce malheureux frère, et je le vois posé sur une malle, où le sang avait coulé d'abord et d'où Léopold était tombé après avoir fait son coup infernal… »

L'île de Murano n'est pas loin de Saint-Michel, et quoique la fabrication du verre soit bien loin d'être ce qu'elle fut autrefois, on peut encore y suivre avec intérêt les procédés de cette élégante industrie.

Àmesure que les arts de l'Orient disparaissaient sous les ruines qu'engendrent les guerres et les révolutions, que Tyr et Sidon étaient remplacées par Alexandrie, que Byzance devenait Stamboul, que la Perse succombait épuisée et dépecée par les

lieutenants d'Alexandre, Venise, qui guettait toujours comme un avide héritier les riches successions qui s'ouvraient de ce côté, parvint peu à peu à s'approprier tous les secrets des arts et métiers. Venise devint donc non-seulement l'entrepôt, mais le foyer et, pour ainsi dire, le creuset ou s'élaboraient les procédés ingénieux rapportés d'Afrique et d'Asie. Ce fut à la fin du douzième siècle que les travaux de Murano, ainsi que ceux des étoffes, prirent leur plus grande extension.

Le monde entier devint tributaire de cette habile fabrication des verriers vénitiens. Henri III de France, lors de son séjour à Venise, en revenant de Pologne, fut si frappé de la beauté de ces objets qu'il créa gentilshommes les principaux chefs de la fabrique de Murano. Les lustres, les miroirs, les bassins et jusqu'à des meubles étaient achetés au poids de l'or par les plus riches souverains. Une seule fontaine fut payée trois mille cinq cents ducats par le duc de Milan. La glace dont la République fit hommage à Henri IV, et qui vaudrait peut-être aujourd'hui vingt-cinq francs, est notée dans l'histoire comme un cadeau royal, s'il en fut ! Il est juste d'ajouter que sa monture en devait augmenter considérablement la valeur artistique.

Cette branche d'un art industriel trop négligé maintenant apportait à Venise d'immenses richesses, et c'est encore ce qui la soutient aujourd'hui. Sur une population de quinze à vingt mille âmes, douze mille vivent de ce commerce qui remue, dans une seule année, de 7 à 8 millions de francs.

Après Murano vient Torcello, une des îles les plus intéressantes de l'archipel vénitien. L'archéologie y fera d'intéressantes études. Le dôme ou église principale est un des types les plus curieux de l'art byzantin des premiers temps. Elle a été d'ailleurs si

souvent décrite qu'il nous suffira d'en faire mention. Il en est de même du petit temple voisin, dédié à Santa Fosca. La famille da Mula y a aussi un palais abandonné maintenant aux pêcheurs et aux gondoliers et dont les élégantes proportions pourraient servir de modèle à nos constructeurs modernes.

En quittant cette île où Attila, dit-on, vint s'échouer, notre barque traverse la rue Maritime ou canal de Burano pour s'avancer à travers la lagune qui dans son repos ressemble au ciel qu'elle reflète, vers Saint-François du Désert, la plus éloignée de toutes les îles de l'archipel vénitien. Un vaste champ de gazon, un cloître changé en ferme et d'antiques cyprès chargés d'oiseaux donnent à ce désert un caractère singulier. On voudrait y voir un de ces beaux palais vénitiens au milieu de jardins et de terrasses descendant jusqu'à la mer par des escaliers de marbre.

Pour se faire une exacte idée de ces lacs sans rives, ou, pour mieux dire, de ces plages qui qu'apparaissent qu'à la marée basse, il faut aller d'ici à San Zorzi della laguna, îlot placé dans la direction de Fusine. J'ai retrouvé là ces étendues d'eau calmes et inertes des régions polaires.

Àcôté de ces îles que nous venons de visiter si rapidement et qui offrent au voyageur la certitude d'un intérêt historique, pittoresque ou artistique, il y en a d'autres qui ne renferment que des potagers ou des vergers. Aujourd'hui même, ces beaux jardins de la Giudecca, de Murano et du Lido, dont le Navagero raconte les merveilles au temps de Bembo, et dont les bosquets d'orangers, de grenadiers et de jasmins embaumaient la ville entière, ces jardins d'Armide où les élégants seigneurs de la riche Venise allaient souper dans les chaudes nuits de la canicule, ne sont plus que des plates-bandes de légumes excellents, mais fort peu pitto-

resques. Ces terres humides imprégnées de sel, échauffées par un ardent soleil et habilement cultivées, deviennent d'une merveilleuse fécondité, et, comme le dit un auteur vénitien, ce sont les fortes et saintes murailles de Venise.

Mais, hélas ! voici l'heure de quitter cette ville dont nous avons essayé de décrire, bien à la hâte, les aspects les plus saillants.

On ne quitte pas Venise, on s'en arrache, sans l'oublier jamais ! Venise ! À ce nom magique, quel tableau se déroule devant mes yeux éblouis ! Lorsqu'elle quitte, le matin, sa robe d'argent pour se couvrir de la pourpre solaire, qu'elle est noble et radieuse ! Que de fois j'ai assisté à cette toilette divine ! Il faut voir alors les fils des lagunes accourir vers elle, les uns dans ces petites barques où ne tiennent que les deux pieds du rameur et son panier de poissons, les autres dans ces gondoles si longues, chargées de lait, de fruits et de fleurs. Tous sont empressés de la voir.

Oh ! combien je t'enviais, pêcheur de l'Adriatique, toi qui vis et meurs sur tes chères lagunes ! Tu travailles quelques heures pour avoir ta subsistance, mais ta vie est assurée, tu peux compter sur un lendemain, et tu as pour oublier tes fatigues, ce ciel, ces merveilles, cette vie profondément poétique qui, en aucun lieu du monde, ne peut l'être autant qu'ici… Adieu, Venise, adieu ! ! !… Quand tous dormaient encore, je suis parti seul ! Au lever du jour, la gondole mystérieuse m'a entraîné bien vite ; j'étais honteux de t'abandonner ! Adieu aussi à toi, mon brave gondolier ; je te serre la main comme à un ami ; tu es le dernier souvenir de la ville chérie, le dernier enfant de Saint-Marc qui me parle encore et me quitte avec quelques regrets ! Encore un coup

de rame, et tu n'y penseras plus, et tu rentreras joyeux dans ta cité royale.

C'était un brave garçon que ce Marco ! Quel air fier il avait !

C'était presque le seul qui eût conservé le type national : le chapeau pointu orné d'un bouquet de fleurs aux jours de fête, la ceinture épaisse à la mode orientale, des mules pour chaussure, la chemise ouverte et une quantité de reliques de saint Antoine de Padoue enfermées dans des boîtes ou dans des cœurs en argent qui pendent sur sa poitrine.

Peu de jours avant notre départ, nous avons fait poser Marco dans son plus beau costume. M. Court, le peintre d'histoire, en fit un remarquable pastel, en une séance. Ce teint brun et transparent que les Vénitiens appellent mauretto, ces grands yeux bleus si tristes, ce front développé, en font un des types vénitiens les mieux caractérisés. Il était digne du pinceau de Léopold Robert ! Aussi l'a-t-il placé dans son dernier tableau des Pêcheurs ; c'est le jeune garçon qui soulève les filets. Je l'ai connu dans l'atelier d'Aurèle Robert ; et depuis lors nous l'avions adopté pour nous conduire dans nos courses artistiques, ce qui, au bout de quelques années, lui avait constitué une petite aisance. La veille de mon départ il vint m'aider à faire mes paquets, et je lui laissai une assez grande quantité de vêtements que je ne pouvais emporter ; bientôt après, je le vis revenir tout ému, me disant que sa mère ne voulait pas croire que tant de choses lui fussent données ; elle l'accusait de les avoir robatto, volées. Je partis de suite avec lui pour la rassurer. Elle pleurait de joie, la pauvre femme, et ne me dit que cette phrase si pleine d'amour maternel : La pardona, Signore, mà, qui ama teme. « Pardonnez, monsieur,

mais, qui aime craint ! » Adieu, mon gondolier, adieu ! que saint Marc, saint Antoine et la Madone te protégent !

Adalbert de Beaumont.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Venise_%28de_Beaumont%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.